

Les Vieilles Chansons Populaires du Berry

PAR

HUGUES LAPAIRE

Étude sur les vieilles chansons populaires du Berry, suivie de **VINGT CHANSONS** choisies parmi les plus anciennes et harmonisées par MM. **Francisque Darcieux, André Cœdès-Mongin, Léon Branchet, Mlle Aimée de Mourgues.**

Prix net : 2.50

Paris
ALBERT BESNARD, Éditeur
26, rue Antoinette

Hugues LAPAIRE

Les Vieilles Chansons Populaires du Berry

Accompagnement de Piano par

Francisque Darcieux — André Cœdès-Mongin
Léon Branchet — Mlle Aimée de Mourgues

Prix net 2.50

Paris, ALBERT BESNARD, Editeur, 26, Rue Antoinette

TABLE

Avant-Propos.

Première Partie

Deuxième Partie

Ouvrages du même Auteur:

Poésies

Au Pays du Berry (A. LEMERRE)............................	3. »
Sainte-Soulange (CRÉPIN-LEBLOND, à Moulins)..................	2. »
Au Vent de Galerne (CRÉPIN-LEBLOND, à Moulins)	3.50
Les Rimouères d'un Paysan (SANSOT)......................	3. »
L'Annette. — Noëls berriauds. — Les Chansons berriaudes *(Volumes épuisés).*	

Romans et Nouvelles

Le Courandier (BOIVIN & Cie)................................	3.50
Le Fardeau (CALMANN-LÉVY)	3.50
L'Épervier — — Prix Jean Revel....................	3.50
Les Accapareurs (CALMANN-LÉVY) Prix Balzac................	3.50
Les Demi-Paons (E. FIGUIÈRE)............................	3.50
Jean-Teigneux (E. FASQUELLE)................................	3.50
Ames Berrichonnes (BLOUD & Cie)............................	1.50
Au Berry des Treilles (BERRICHON DE PARIS)...............	1.50

Divers

La Bonne Dame de Nohant, collaboration F. Roz (SOC. D'ÉDITIONS)	3.50
Le Patois Berrichon (CRÉPIN-LEBLOND)....................	2. »
Vielles et Cornemuses — —	3.50
Les Mémoires d'un Bouvreuil (BOIVIN & Cie)	2.50
Le Célèbre Galafat............ — —	3.50
Le Pays Berrichon (BLOUD & Cie) — Prix Montyon	1.50
La Mé Fanchoune (BERRICHON DE PARIS)....................	0.75
La Demande, collaboration G. Nigond (BERRICHON DE PARIS)	1. »

Avant-Propos

C'est à l'invention naturelle et spontanée de poètes anonymes, que nous devons ces chants rustiques, imprégnés d'une délicieuse saveur locale et d'une naïveté qui demeure inimitable.

Notre rôle s'est borné à recueillir quelques-unes de ces vieilles chansons, pour les préserver de l'hérésie que commettent certains notateurs en les arrangeant et en substituant de mauvais vers aux humbles paroles qui accompagnent ces chants et qui en font tout le charme (1).

Ces *Pastorales* qui n'ont rien d'un genre que l'on est convenu d'appeler ainsi en Littérature, sont souvent très frustes et d'un relief parfois brutal. Il leur manque évidemment l'esprit de mesure et la grâce dont les eut accompagnées un hellène qui comme Théocrite aurait eu besoin de chercher hors des voies de l'Art pur, une source où rajeunir son talent et renouveler son imagination épuisée. Telles elles ont jailli de l'inspiration du peuple, telles nous les donnons. C'est un bouquet de fleurs des champs épanouies en terroir berriaud. Je les y ai cueillies ; je vous les offre avant qu'elles ne soient foulées aux pieds ou dispersées au vent de l'oubli.

HUGUES LAPAIRE.

---

(1) George Sand et Chopin ont noté aussi des vieux airs de la Vallée Noire : « Ces chants ne sont pas perdus, m'écrivait en 1897 Mme Lina Sand ; mais ils n'ont pas d'accompagnement ». Ils sont aujourd'hui la propriété de Mme Aurore Lauth-Sand Laisnel de la Salle en a recueilli tout un chapelet ; Ribault de Laugardière s'est spécialisé dans les *Noëls* et Pierre de la Loje dans les malicieuses chansons d'Issoudun. Jean Baffier et France Briffault connaissent et chantent de vieilles ballades berrichonnes qui sont autant de petits chefs-d'œuvre. Tous ont respecté la musique et les paroles ; ils savaient qu'en y changeant la moindre chose, ils enlevaient toute saveur a la chanson populaire. Je dois beaucoup à l'obligeance de MM. Jean Baffier le maître-sculpteur de la Croix-Renaud, Brothier de Rollière, Ch. Denis de la Châtre, l'abbé Farge d'Alouis, Henri Lamarre, L. Montu, Potron, Mlle Ponty de Mehun-sur-Yevre et le père Bordier de Neuvy-le-Barrois. Je leur adresse ici tous mes remerciements pour la noble cause qu'ils ont bien voulu m'aider à servir. Je me garderai d'oublier dans ce concert de louanges (puisque nous parlons musique !) deux jeunes maîtres qui ont mis à ma disposition leur beau talent musical avec autant de spontanéité que de désintéressement : MM. André Cœdès-Mongin et Francisque Darcieux. Je serais doublement ingrat et injuste si je passais sous silence la précieuse collaboration du merveilleux vielliste Léon Branchet et de Mlle de Mourgues, une artiste sincère, qui m'excusera si je manque à la parole que m'arracha sa modestie, de ne point la citer !

I.

LE BRIOLAGE

L'Origine du chant populaire est incontestablement « comme toute musique du reste, écrit le maître Vincent d'Indy, d'essence religieuse quant aux chants vraiment anciens. Car si le peuple n'est point *créateur*, il est au contraire un merveilleux assimilateur. Les admirables monodies qu'on est convenu de désigner sous le nom générique de chant grégorien ou plain-chant, le peuple de France les connaissait par cœur, et c'était son aliment musical. Mais ces mélodies qu'il entendait à l'église, le peuple en arriva inconsciemment à les faire siennes, et modifiant les contours, les lignes, les rythmes surtout, en fit tout d'abord l'accompagnement chanté de ses danses, véritable art de geste, puis peu à peu la manifestation extérieure de ses plaisirs, de ses joies, de ses tristesses (1) ». Voilà pourquoi George Sand qui notait avec Chopin d'anciens airs berrichons leur trouvait « la solennité des chants d'église ».

Le chant le plus ancien, qui fut longtemps considéré comme sacré chez nous et auquel on attribuait de mystérieuses influences, le chant le plus caractéristique du Berry, et en même temps celui qui semble répondre le mieux à la définition que Vincent d'Indy nous a donné du chant populaire, c'est assurément le *briolage*, « sorte de plain-chant entrecoupé de cadences prolongées qui tantôt s'interrompent brusquement et tantôt se terminent en sautant à l'octave par une note perçante et joyeuse (2) ».

George Sand le décrit ainsi : « Ce chant n'est à vrai dire qu'une sorte de récitatif interrompu et repris à volonté. Sa forme irrégulière et ses intonations fausses selon les règles de l'art musical le rendent intraduisible. Mais ce n'en est pas moins un beau chant, et tellement approprié à la nature du travail qu'il accompagne, à l'allure du bœuf, au calme des lieux agrestes, à la simplicité des hommes qui le disent, qu'aucun génie étranger au travail de la terre ne l'eût inventé et qu'aucun chanteur autre qu'un *fin* laboureur de cette contrée ne saurait le redire (1) ».

Cela est si vrai que M. Julien Tiersot, dont la compétence ne saurait être mise en doute et auquel le folklore français doit déjà tant pour la sauvegarde de nos chants populaires, M. Julien Tiersot essaya de noter le briolage, crut l'avoir noté, alors qu'il n'avait recueilli qu'un chant barbare ne ressemblant en rien à la mélodie tantôt grave et sentimentale, tantôt vibrante et triomphale du laboureur berrichon !

D'ailleurs, ces recherches faites à travers les provinces pour sauvegarder nos vieilles chansons n'ont malheureusement donné, le plus souvent, que de médiocres résultats, pour la simple raison que ceux qui les faisaient n'étaient pas des gens du pays. Evidemment, c'est une louable entreprise que d'essayer de tirer de l'oubli nos belles chansons françaises, mais encore faut-il que ceux qui s'en occupent soient bien qualifiés pour cela, car les difficultés sont innombrables. Combien de collectionneurs se contentent de l'à peu près, de versions incomplètes, le plus souvent fausses, erronées ou étrangères à la région dont ils s'occupent ! Nous allons en donner une preuve flagrante. Vers 1860, George Sand écrivait : « Le ministre de l'Instruction publique va faire publier le recueil des chants populaires de la France. C'est une très bonne idée dont la réalisation devenait nécessaire ; mais cela arrive bien tard, nous le craignons. Pour que la recherche fût tant soit peu complète, il faudrait envoyer dans chaque province une personne compétente, exclusivement chargée de ce soin. Les lettrés ou amateurs que l'on va consulter apporteront les récoltes du hasard.

« Qui donc aura le temps et la patience de reconstruire, parmi cent versions altérées d'une chose intéressante, le type primitif ? S'il s'agit de recueillir le plus de poésies inédites qu'il sera possible et selon nous, toute l'importance, toute

(1) Cf. Vincent d'Indy : *Le chant populaire* (Renaissance provinciale) juin 1908.

(2) Cf. Laisnel de la Salle : *Souvenirs du vieux temps* (Maisonneuve, éditeur).

(1) Cf. George Sand : *La Mare au diable*, page 20 (Michel Lévy, édit.)

l'utilité de cette publication est là, le travail demanderait plusieurs années ou un grand nombre d'explorateurs. Les commentateurs ne manqueront pas ; mais les véritables découvertes seront fort rares ou fort incomplètes, si l'on ne procède consciencieusement et par des recherches toutes spéciales (1) ».

On se mit donc en campagne... par ordre de l'Empereur. Ce fut un désastre ! M. Henry Gay a dénoncé le résultat lamentable de cette tournée d'explorateurs de la chanson française présidée *par M. Ampère* : « Recueillies le plus souvent par des fonctionnaires, étrangers à la région où ils exerçaient, bien peu des chansons parvenues à la Commission sont dignes d'attention. La plupart ont été arrangées pour les besoins de la cause. Des prêtres ont envoyé des cantiques ; des inspecteurs d'académie ont recueilli des rapsodies sans intérêt, laissant les vraies chansons populaires, parce qu'ils ne les comprenaient pas ! On le saisira mieux quand nous aurons dit que parmi les innombrables chansons envoyées à la Commission et qui forment deux volumes de manuscrits à la Bibliothèque nationale, figure sous le titre : *Les Grands Bœufs blancs*, la chanson de Pierre Dupont : *Les Bœufs*, restée si célèbre et contemporaine du correspondant de la Commission. Pareille méprise est faite pour la chanson *Eho ! Eho !* du poète Fertiault ! Beaucoup s'y sont laissés prendre, Champfleury entre autres, qui la donne comme chanson populaire de Bourgogne, et elle figure dans les manuscrits de la Bibliothèque. A part quelques jolies trouvailles, le reste est à l'avenant. On y attribue à notre département (l'Indre) des chansons patoises en limousin ! D'ailleurs, à part quelques provinces, où l'on fit un réel effort, la plupart des correspondants prirent peu la chose au sérieux. Ce fut pour eux une corvée, que celui du Berry, entre autres, traduisit à la fin de ses manuscrits, griffonnés à la hâte et presque illisibles, par le mot : « *Amen !* (2) »

Mais revenons au briolage. Il y a quelques années, j'assistais à une brillante réunion dans l'atelier de Frédéric Lauth, l'excellent peintre de portraits qui épousa Aurore, l'aînée des petites-filles de George Sand. Là, j'eus le plaisir d'entendre M. Tiersot dévider au piano un chapelet de chansons et d'anciennes ballades. Me sachant un passionné de ces choses et surtout un fervent de la « petite patrie », il joua un air assez original mais qui ne produisit sans doute pas sur moi l'effet qu'il en attendait, car il me demanda aussitôt :

— Vous ne connaissez pas cela ?

Je fouillai dans ma mémoire, dans mon cœur, mais rien ne me rappelait ce chant bizarre ; pas une fibre n'avait remué dans mon être comme à l'évocation d'un souvenir de jeunesse, de choses familières au milieu desquelles on a vécu et que l'on a beaucoup aimées.

Alors il ajouta à ma grande stupéfaction :

— C'est le briolage !

Le briolage ? Cela ? Il prétendait rendre sur le piano la mélopée de nos laboureurs, aussi difficile à saisir que les modulations sorties du gosier d'un rossignol ! Cela pouvait passer sans doute parmi les habitués d'un salon parisien, mais pour moi qui avais été bercé par ce chant, qui l'avais entendu si souvent avec émotion et piété lorsqu'il montait avec le tireli de l'alouette joyeuse dans la lumière des matins de printemps, moi qui en connaissais par conséquent l'ampleur, la beauté, la solennité, la diversité, l'insaisissabable... Non ! M. Tiersot, cette fois, s'était trompé !

Le briolage ne peut se traduire. Ses trilles, ses vibrations qui semblent glisser sur le corps des bœufs, qui les font frémir et s'allonger dans les sillons comme au passage d'une caresse ; cette voix qui les excite au travail, les apaise et les charme, ce chant unique, échappe à la science du notateur.

Le briolage égaye l'heure monotone des vieilles qui filent sur le seuil bleu des chaumières et se répercute jusqu'au lointain des brandes où les bergères trompent l'ennui des solitudes en mêlant leurs voix aux échos mourants de cette cantilène qui est l'hymne de la terre, la prière des champs, l'âme du pays, le Berry tout entier !...

« On assure, dit Laisnel de la Salle, que le grand Renard de Fontenay, mort il y a plus d'un demi-siècle, lorsqu'il labourait dans le chaumoi de Montlevic et que le temps était *saige, on l'acoutait brioler du biau mitan de la grand' place de La Châtre*, c'est-à-dire à une distance de plus d'une lieue. Il n'avait pas son pareil lorsque, menant le grand labourage, il interpellait en chantant et d'une seule halenée

(1) Cf. George Sand : *Promenades autour d'un village.*

(2) Cf. *Revue du Berry et du Centre* (avril 1908) : *Les chansons populaires en Berry*, par Henry Gay.

Cette confusion règne encore de nos jours. M. l'abbé Jouve, dans une conférence faite au profit de l'Alliance Française, à Châteauroux, donna comme « ballade berrichonne » une version de la chanson bourguignonne de Fertiault :

Les agneaux vont aux plaines
Et les loups sont aux bos..., etc.

chacun des dix bœufs qui composaient son puissant attelage :

> Ça, Gaya, Sarzé, Guivé,
> Fauviau, Charbouniau, Varmé,
> Cerison, Morin,
> Rossigneu, Châtain !
> Eh ! Eh ! Eh ! mes maignons !
> Eh ! mes valets, allons !

Le refrain de la chanson du *Pauvre Laboureur* se rapproche assez comme « *langage* », si je puis dire, du briolage qui ne se compose en réalité que de paroles confuses inventées la plupart du temps par le laboureur lorsqu'il parle à ses bœufs :

> Allons, allons, allons, Ch !...
> Allons mes petits compagnons,
> Copé, Sarrazin
> Et l'boyer ça fait cinq ...in
> Allons, allons, allons, ch !...
> Allons, allons, allons, ch !...lon !
> Allons ! (1)

(1) Dans les *Chants populaires de la Bretagne* de M. de la Villemarqué, il existe une version de cette chanson que nous donnons plus loin en entier. Celle que M. de la Villemarqué a recueillie est en dialecte de Léon et porte ce titre : *Al laboureren*. Elle est plus ancienne que la nôtre, mais le barde berrichon ne s'est inspiré en tout cas que du 2me et du 3me verset. Le reste de la chanson est complètement différent.

Ainsi que toutes les antiques et saines coutumes, le briolage se perd. On se le transmet encore dans quelques familles patriarcales, mais les jeunes générations le délaissent pour le stupide refrain de café-concert ; on ne l'entend presque plus dans les champs.

Cependant, pour la Saint-Blaise, fête des agriculteurs de la Vallée Noire, il semble renaître de ses cendres ! Ce jour-là, les trois statues de saint Blaise, de saint Antoine et de saint Vincent, patrons des laboureurs, des éleveurs et des vignerons, sont portées processionnellement dans nos campagnes. Des paysans les précèdent avec le bâton enrubanné de leurs corporations, le drapeau des conscrits et les bannières paroissiales. Une foule considérable de laboureurs et de vignerons les escortent, marchant recueillis comme les paysans d'Athènes aux fêtes de l'Attique.

Le soir, le briolage prend son essor sous les solives enfumées des auberges et ses mâles accents vibrent encore assez tard dans la nuit, berçant la petite ville de La Châtre, fidèle gardienne des dernières traditions, endormie sous le clair de lune qui découpe sur le champ des étoiles, les pignons pointus de ses vieilles maisons de bois.

II.

Les "Ronds" et les "Dardelantes"

Jadis, entre l'Epiphanie et le mardi gras, on dansait et on chantait des « ronds » en Berry.

Voici le tableau que nous en a laissé M. Rollinat (1) : « On se donnait la main ; les cavaliers, autant que possible, alternaient avec les jeunes filles, les mères de famille et parfois les grand'mères qui n'étaient pas les moins ardentes. Un chanteur lançait les couplets répétés en chœur par les gens de la ronde... et celle-ci tournait, s'élargissait, se rétrécissait ; en cadence, les pieds frappaient le sol, les bras se balançaient et la voix du chanteur montait dans la nuit... (2) »

Des rivalités s'élevaient parfois dans le même village entre les « ronds » d'une place et ceux d'un carrefour voisin. C'était auquel éclipserait l'autre par la beauté de ses chants, l'enragerie de ses « sabotées ». De semblables rivalités existaient à l'époque chez ces fameux maîtres-sonneurs dont George Sand nous a décrit les mœurs en des pages inoubliables. Ils étaient si jaloux de leur « jeu » que l'orgueil du vainqueur et le dépit du vaincu dans les tournois de village engendraient parfois des haines et des luttes entre partisans de tel ou tel « maître en sonnerie ». Mais aujourd'hui on ne se passionne plus pour ces choses qui, cependant, donnaient du relief à une province, dissipaient l'ennui et retenaient la jeunesse à des passe-temps plus salutaires et plus divertissants que le cabaret ou les parlotes politiques... Hélas ! le temps impitoyable effrite les monuments qui semblaient devoir être les plus durables et, en passant, efface les chansons qui ne sont écrites que sur le sable. Chanteurs et rondes s'en vont rejoindre les vieilles lunes, comme bientôt — si nous n'y veillons — cette « gaieté française » qui fit le tour du monde avec nos autres gloires.

Cependant, nous constatons avec joie une réaction très sensible contre ce malaise que nous valurent une centralisation outrancière et l'intrusion lente, mais habile et tenace, parmi nous, d'éléments étrangers à notre race. Nous assistons depuis plusieurs années à une véritable renaissance des provinces. Le génie propre de chaque région se réveille, et nous voyons archéologues, géologues, romanciers, poètes, bardes, surgir de tous côtés pour défendre et célébrer les charmes et la beauté du sol natal. C'est pourquoi nos airs populaires ont trouvé tant de « collectionneurs ».

Il est parfois téméraire, disions-nous dans le chapitre précédent de s'attaquer à certains de ces chefs-d'œuvre enfantés par le peuple. Nous pensons, en effet, qu'il serait préférable de n'en donner que ce qui a pu être conservé dans la mémoire des hommes. Trop souvent certains amateurs les déforment, les augmentent ou les démarquent, s'imaginant que leurs élucubrations plairont mieux que le thème initial qu'ils traitent dédaigneusement de « vieille rengaine ».

Qu'un chef de musique civil ou militaire, de Carpentras, de Carcassonne ou d'ailleurs, se trouve jeté par les caprices de la vie de garnison ou les hasards de la vie ordinaire dans une de nos sous-préfectures du Centre, il se mettra aussitôt en quête des airs anciens qui rôdent dans la campagne et les faubourgs de la ville ; puis, un dimanche, sous les tilleuls du mail, les bons bourgeois seront abreuvés d'une musique barbare, sorte de « pot-pourri » dans lequel ils reconnaîtront, déformés, dépaysés, au milieu des fioritures du trombone à coulisse, du piston et de la clarinette, les vieux airs qui ont bercé leur enfance !...

Qu'un instituteur, également d'importation méridionale ou... septentrionale, débarque dans un village du Berry par exemple, et que, piqué par la tarentule de l'écrivain, il entende en se promenant une pastoure chanter dans son naïf langage la chanson du *Printemps* ou des *Trois*

---

(1) M. Raymond Rollinat d'Argenton, est le cousin du poètes des *Névroses* Maurice Rollinat. C'est un savant qui s'occupe surtout d'ornithologie et de la classification des sauriens et des mammifères chiroptères que l'on rencontre dans le centre de la France.

(2) Cf. Préface au recueil de J. BARBOTIN : *Rondes du Berry et Chansons de bergères* (Hayet, éditeur).

fendeux....., aussitôt il adaptera à ces airs rustiques ses rimailleries de primaire qui n'auront même pas pour excuse... la couleur locale !

Outre ces déformations que l'inconscience et le pédantisme infligent parfois à nos chansons populaires, il y a aussi celles que leur font subir les illettrés. A force d'être transmises de mémoire en mémoire, de voler de bouche en bouche, de passer du village au bourg et du bourg au hameau, certaines chansons se sont corrompues au point qu'elles ne ressemblent plus à rien. Elles sont ou dénuées de sens ou arrangées selon les goûts du moment et les idées de la localité qui les possède ; ou bien encore, on les retrouve allongées démesurément, chacun ayant voulu ajouter son petit couplet. « Il semble, disait Gabriel Vicaire, que l'on ait affaire à une matière malléable, presque fluide, capable de s'allonger et de se restreindre à volonté ».

Comme on le voit, le travail du commentateur se trouve singulièrement compliqué par toutes ces difficultés qui hérissent le chemin de ses recherches. Il lui faudra donc beaucoup de tact, une connaissance profonde du pays où il fera sa cueillette et un sens artistique suffisamment développé ; sans quoi, il risquera de faire à chaque instant — c'est le cas de le dire — des « manques de touche ».

Les vieilles ruines ne gagnent pas toujours à être restaurées, car cette restauration manque souvent d'exactitude malgré les documents dont s'entourent les architectes compétents. Ceci revient à dire que les ruines ont leur charme, telles que le temps nous les a laissées et qu'il n'y faut toucher qu'avec les plus grands ménagements.

M. Barbotin, qui a recueilli les « ronds argentonnais », l'a si bien compris qu'il s'excuse très franchement d'avoir suppléé par son imagination aux lacunes du texte populaire (1).

Le type de ces « ronds » est donné très exactement dans la première pièce : *Oh ! là haut sur ces côtes*.

Le chanteur dominant la ronde, commençait ainsi :

Oh ! là haut sur ces côtes,
La Bell' s'endormit.

Le chœur reprenait en tournant :

Oh ! là-haut sur ces côtes,
La Bell' s'endormit.

Le chanteur continuait :

Par le chemin il passe
Colin son ami,

(1) Cf. J. Barbotin, *Rondes du Berry et chansons de bergères*.

Les gens qui sont jeunes,
Pourquoi dorment-i ?

Puis le chœur :

Les gens qui sont jeunes,
Pourquoi dorment-i.

Et la chanson déroulait ainsi ses trente ou quarante couplets, le chanteur alternant avec le chœur composé de toute la ronde qui reprenait, en tournant, les dernières paroles en guise de refrain (1).

Dans d'autres parties du Berry, à Bourges, à Déols, on dansait les « ronds » surtout pendant les Rogations ou fête des *Brandous*. A la tombée de la nuit, sur les places publiques, des sortes de courses aux flambeaux s'organisaient, rappelant les Lupercales romaines. On enduisait de résine des tiges d'aubulons blancs ou *brandons* ; on les allumait, et les porteurs de torches formaient une immense chaîne qui se déroulait dans les rues de la ville, gagnait les champs, escaladait les collines, courait vallons et plaines, à travers vignobles et vergers, procession endiablée de feux follets portant la flamme purificatrice au sein des récoltes.

Le chœur chantait :

Brandounons la nielle
Et la nielle et l'échardon.
Brandounons fumelles,
Brandounons la nielle.

Tandis que le chanteur improvisait son couplet :

La bounn' mé su les tisons
A fricassé les beugnons
Que les beugnons sont si bons... etc.

Puis on jetait en un monceau tous les brandons enflammés et, autour de ces feux de joie que la Bretagne appelle des « feux de Saint-Jean », la ronde reprenait, plus échevelée :

Saillez d'éla (sortez de là), saillez mulots
Ou j'allons vous brûler les crocs... etc.

Pour le mardi gras, « dernière manifestation, dit M. Henry Gay, de la *Mastruca* celtique, altérée dans les bacchanales antiques et, plus tard, par la fête des fous qui se célébra jusqu'au règne de Philippe-Auguste pour ne disparaître totalement qu'au seizième siècle », on dansait des « ronds masqués » en chantant :

Mardi-Gras,
T'en va pas
J'frons des crêpes,
J'frons des crêpes.

(1) C'est évidemment de cette ancienne coutume qu'est venue l'expression « mener la ronde », comme on disait aussi « mener le branle ».

Mardi-Gras
T'en va pas
J'f'rons des crêpes
Et t'en auras... etc.

Les tragédies d'Eschyle furent, on le sait, inspirées par les chœurs des Bacchantes et les danses populaires aux fêtes de Dionysos ; nos « ronds » berriauds ne seraient-ils pas le prototype du dithyrambe d'où sortit le théâtre antique ?

***

C'est incontestablement du briolage dont les vibrations agrémentent la voix pleine et sonore du laboureur que naquirent les « dardelantes » (1). Toutefois, il ne faut pas confondre ces trémolos avec une sorte de tyrolienne que les bergers se permettent quelquefois au refrain de certaines chansons en se mettant le pouce sur la pomme d'Adam (le *luterian*). Le pouce, en comprimant le larynx, fait trembler la voix qui porte alors très loin (2).

Quand j'étais chez mon père,
Mon père, lurêlo !
Il m'envoyait à l'herbe
Pour garder ses troupeaux.

J'aime la bruyère sur la montagne
Tagne, tagne, tagne,
Tagne, tagne, tagne
Tra la la la la la la
La youp, la youp, tra la la la la... etc...

La plupart des « dardelantes » sont des chansons de conscrits.

L'une des meilleures que nous connaissions commence ainsi :

C'était trois jeun's garçons
S'en allant à la guerre,
S'en allant à la guerre,
Tous trois ben chagrinés
De laisser ieux maîtresses
Qu'al' tint en train d'crier.

Le plus jeune des trois
Y r'grettait ben la sienne,
Il avait ben raison.
C'était la plus gent fille
Qu'était dans le canton..., etc.

C'est cette chanson qu'André Theuriet a mise sur les lèvres de la jeune pastoure qui descendait du côteau d'Etableaux (1). Le bon maître prétendait qu'elle était lyonnaise. Alors, pourquoi la faire chanter sur un mode tourangeau ? En tout cas, on la connait en Berry depuis près d'un siècle !...

Pour donner plus d'ampleur à mon sujet, j'aurais dû mettre en regard des strophes citées la phrase musicale qui s'y rapporte, car, en l'espèce, c'est plutôt l'air qui fait la chanson. Est-ce à dire que la musique saurait se passer des paroles ?

Non. Malgré les entorses données aux règles de prosodie et d'harmonie, l'on ne saurait isoler les paroles de la musique et vice-versa. Cela forme une œuvre adéquate, originale, géniale parfois, où la simplicité de l'air s'accorde avec la naïveté de la chanson.

Quel effet nous produisent ces mots :

Adieu donc, ma Manon } *bis*
Ah ! Je m'en va-t'en guerre, }
En ceux pays ben loin, pour y servir le roi,
Ah ! ma Manon qu'j'ai du regret.

Je pourrais aller jusqu'au bout de ce récitatit sans éveiller en vous la moindre émotion, tant ces paroles manquent de rime... sinon de raison !... Mais qu'un Berrichon vous chante, en *dardelant* comme il convient :

Adieu donc, ma Manon...

Quelle surprise ! quel charme ! quelle douceur se dégageront aussitôt de la vieille ballade !

(1) Ce mot expressif vient du patois *dardeler*, qui signifie trembler et de *dard*, langue. Nos paysans connaissent deux sortes de chansons : les *dardelantes* et les *poiluses*. Ce dernier mot indique suffisamment leur caractère plus que rustique !

(2) Cf. Henry Gay : *Les Chansons populaires en Berry*. (*Revue du Berry*, mai 1908).

(1) Cf. André Theuriet : *L'Abbé Daniel*.
Voici cette version :

Ce sont trois jeun's garçons } bis
Qui s'en vont à la guerre }
A leur corps défendant
Regrettant leur maîtresse
Que leur cœur aime tant.

Le plus jeune des trois
Regrette bien la sienne
Ah ! qu'il a bien raison
C'est la plns belle fille
Qu'il y ait dedans Lyon !

III.

Les Chansons de Bergères

L'Humanité a chanté ses premières émotions et ses premiers rêves sans se douter de la beauté secrète contenue dans les plus humbles de ses paroles. Beaucoup de nos vieilles chansons, dues au génie populaire, concentrent dans leur sobriété ce que l'art grec conserve de puissance expressive. Et pourtant, nos bergers ne sont pas des pâtres d'Eglogues comme ceux que Théocrite entendait chanter aux portes de Syracuse. Ce ne sont pas non plus des faiseurs d'idylles d'après les théories de Boileau et de certains délicats, critiques de cabinets, philosophes de salons qui ne goûtent la campagne qu'à travers la Pléïade et l'*Astrée*, les bergeries sentimentales du XVIIIe siècle ou les scènes pastorales de Gessner et Florian; qui veulent en un mot des bergers ayant fait leur toilette, s'exprimant élégamment, que l'on puisse suivre aux champs sans crainte de se trouver en basse compagnie ! Les chants de ces bergers qui ne sont pas des bergers, ne peuvent émaner « qu'un parfum écœurant de fausse rusticité (1) ».

Nos bardes rustiques sont pauvres, mal vêtus et n'ont aucun lien de parenté avec les Daphnis et les Corydon. Ils parlent comme on parle au village; ils s'appellent Jeanniot, Colin, au lieu de Lycidas; Margot, Isabelle, au lieu de Philis. Ils vivent à l'ombre des bois, dans le soleil, sous les averses, en plein champ, les pieds dans le terreau... Ah ! ce ne sont pas les pastoureaux pomponnés de Boucher ou de Fragonard ! Leur langage n'a rien de convenu, d'apprêté, de savant dans la symétrie; on n'y trouve aucune formule. Ils ignorent les règles de la prosodie; leurs vers sont boiteux; la rime est pauvre, souvent remplacée par une simple assonnance, et des liaisons singulières viennent parfois adoucir l'hiatus...; mais toutes ces imperfections s'arrangent fort bien avec le rythme, la cadence qui leur est venue naturellement, en même temps que le chant.

(1) Paul Albert : *La Prose*, étude sur les chefs-d'œuvre des prosateurs.

Ces élégies plaintives, ces idylles d'une simplicité évangélique ont la grâce, la naïveté des alternances et des variations de la musique primitive :

Faut-il êt' si près d'un rosier
Sans y pouvoir cueillir la rose.
Cueillez, cueillez, cher émant, cueillez,
Car c'est pour vous qu'la rose éclose...

Faut-il êt' si près d'un ruisseau,
Endurer la soif que j'endure !
Beuvez, beuvez, cher émant, beuvez,
Car c'est pour vous que l'ruisseau coule... (1)

Ils chantent, ils improvisent sans effort; il semble que leur rôle soit de chanter comme c'est celui de la source, de couler !

Ceux qui composaient jadis de si jolies chansons n'avaient pas cette « demi-vérité » que Sainte-Beuve attribue si finement aux bergers de Théocrite. Ils étaient « nature » ! Leur réalisme épanoui dans le charme des solitudes, se traduisait selon leurs impressions de gaieté ou de mélancolie, mais avec une *vérité entière* qui n'a pas pour l'adoucir, les enchantements de la poésie :

J'entends, j'entends la bergère qui chante
A la voix du galant Renaud.
Je me suis approché d'elle,
Comme un amant fidèle,
J'ai voulu l'embrasser,
Elle m'a bien refusé.

— J'ai six cents francs dans ma valise,
Belle, si tu veux, ils seront pour toi.
— Si vous n'avez que six cents francs
Gardez-les donc pour vivre,
Je connais à vos yeux
Que vous êtes un amoureux.

— Voyez, voyez, ma jolie bergère,
Vos moutons qui s'en vont au blé,
— Allez donc les virer,
Mes moutons à ma place,
Lorsque vous reviendrez
Vous serez mon bien-aimé.

La bergère était fille fine,
Du cheval s'en est approché,
A mis le pied sur l'étrier
Et la main à la bride,
A joué de l'éperon
Comme un vaillant dragon.

(1) Voir aux chansons.

— Arrête, arrête, ma jolie bergère,
Cet honneur-là ne vous appartient pas !
Vous emmenez mon cheval,
Mon manteau, ma valise,
Mon or et mon argent
Qui est enfermé dedans. (1)

Chez eux, le génie ne prolonge pas, n'achève pas la nature. Ils n'altèrent rien. Ils sont comme un écho fidèle des sensations qu'ils éprouvent devant la nature.

J'ai quitté mon village
Avec mes deux sabiots
Et je m'seus mis en gage
Pour garder les bestiaux.
La zigue,
La zigue,
La youf !

De la piau de ma bête,
Ça s'ra pour ma grand'-mère ;
Ça s'ra pour ma grand'-mère,
Pour y faire un mantiau.
La zigue, etc.

De la queue de ma bique
J'en f'rai n'un chalumiau
Pour fé danser ceux filles
A ceux printemps nouviaux.
La zigue, etc.

Des quat' patt's de ma bête,
Je m'en f'rai n'un chapiau
Que j'mettrai su ma tête
Pour fé peur aux moiniaux.
La zigue, etc.

Comme on le voit, ils n'ont pas subi d'influences littéraires, ceux-là ! Leur école fut aux champs et la plupart ne savaient ni lire ni écrire. Ils ont composé leurs bucoliques en traçant les sillons ou en gardant les troupeaux. Et d'âge en âge, de chaumière en chaumière, les paysans se les sont transmises. Virgile oubliait les lassitudes et les orages de la vie civilisée en écrivant ses *Géorgiques* ; eux, composaient des chansons pour égayer leurs solitudes ou pour se consoler d'un mal secret, sachant que le meilleur remède à l'amour, c'est de chanter son mal :

Cantet amat quod quisque levant et carmina curas.

Nos bergers n'ont pas pour s'inspirer les décors merveilleux de la Sicile ou les fraîches vallées de la Thessalie ; le cadre que leur offre la province berriaude est plus restreint : Ici, c'est la plaine dénudée, la brande sauvage, un canal avec ses lignes droites et ses courbes où se succèdent les petits bateaux lents des mariniers ; là, c'est un étang, un marécage avec ses joncs et sa pestilence ; plus loin, une vieille tour féodale se détachant sur la ligne bleue d'une forêt de chênes. Cela suffit à leur esprit contemplatif.

Du reste, leur imagination ne va pas chercher plus loin que les limites du clocher ; leur regard n'aspire pas à s'étendre par-delà l'horizon coutumier. A leurs pieds, la « traine » étale son tapis de verdure ; derrière eux, dans la « bouchure » fleurie, l'ormeau dresse sa grosse tête hirsute et le « croisier » offre ses petites pommes d'amour. En face, la colline enfle son dos hérissé de vignes d'or... Les yeux emplis de ce paysage familier, le cœur baigné dans cette atmosphère sereine, nos aèdes champêtres écoutent leurs souvenirs et se laissent aller à leur inspiration. Un chant s'élève alors dans le silence des campagnes, harmonieux comme le murmure du vent dans les feuilles, comme le chant du rossignol lui-même :

I.

Je me suis endormi,
Leri,
A l'ombre sous un pin,
Lerin.
Au bois rossignolet,
Au bois rossignolet.

II.

Si j'ai pris mon coutiau,
Lero,
La branche j'ai coupé
Au bois rossignolet, etc.

III.

C'est pour en faire un fla
Lera,
Geollet
Léré,
Gentil
Leri,
Au bois..... etc.

IV.

Je m'en vais en flûtant
Leran,
Le long de mon chemin
Lerin,
Au bois..... etc.

V.

Ah ! devine, fit-il,
Leri,
Ce que dit mon flutiau,
Lero,
Au bois..... etc.

VI.

Il dit qu'il faut aimer
Léré,
La fille à ton voisin,
Lerin,
Au bois..... etc.

---

(1) *Le Berger Renaud* est une des plus belles chansons berrichonnes que je connaisse. Je l'ai entendue chanter une seule fois, le jour du Centenaire de George Sand. Marcel Prévost et André Theuriet qui se trouvaient là furent enthousiasmés. Malheureusement je n'ai pu noter l'air pour le donner dans ce recueil.

VII.

Et qu'il faut l'aller voir
Leroir,
Le soir et le matin
Lerin,
Au bois..... etc. (1)

Autrefois, quand la nuit descendait sur les campagnes, la nuit déjà frileuse d'automne, tous les gens des chaumières éparses au milieu des terres se rendaient, munis d'une lanterne et d'un bâton, chez le plus ancien du voisinage où l'on faisait « charibaude » : c'est ainsi qu'on désignait la veillée en plein air autour des grands feux. Les « drôlières » filaient leurs quenouilles et les laboureurs tressaient des corbeilles ou « chapusaient » des manches « d'éplettes », tandis que les vieillards, qui aimaient finement parler, contaient des histoires que tous écoutaient religieusement pour les redire plus tard aux autres générations. Cette veillée familiale avait lieu dans un carrefour, au milieu d'un vieux chemin empierré, ancienne voie romaine, à l'orée d'un bois. Les jolies légendes, les douces chansons qu'ils apprenaient là, ces jeunes gars dont les cheveux blonds et les robustes épaules rappelaient la force et la beauté des races celtiques !

C'était la fill' d'un prince,
Tra la la la la la la
la la la lère
Tra la la la la la la !
C'était la fill' d'un prince
Grand matin s'est levée *(bis)*. (2)

C'est en tricotant ou en ravaudant des « chausses », tout en surveillant son troupeau, que l'Annette, la Marie-Jeanne ou la Claudie chantent ce qu'elles ont entendu à la charibaude.

Comment voulez-vous,
Comment voulez-vous
Que l'on file !
On ne peut pas toujours filer !

(1) Cette exquise chanson est relatée dans la *Revue du Berry et du Centre*. Je l'entendis chanter un jour par un commensal de Nohant, du vivant de Mme Lina Sand. Edmond Plauchut, qui se trouvait là, m'affirma qu'elle était bien du Bas-Berry.

(2) Voir plus loin aux chansons.

Je ne donnerai pas cette « chanson de matelot », *La Fille d'un Prince*, cette vieille ballade qui semble remonter au temps des cours d'amour comme étant d'origine purement berrichonne, bien qu'elle se chante chez nous depuis de nombreuses années. M Maurice Duhamel a donné dans les 9e et 10e fascicules des *Chansons de France*, éditées chez Rouart, seize versions de « l'Embarquement de la fille aux chansons ». Plusieurs vers sont communs avec la version que nous présentons, mais l'air est très différent. Notre thème se rapproche surtout de celui des Alpes, du Vivarais et du Nivernais.

Et la pensée de la bergère s'envole tout droit vers son berger :

N'y a rien d'aussi charmant
Que la bergère aux champs... etc. (1)

Parfois, les bergers se répondent comme les coqs, de hallier en hallier, mais le plus souvent, rêveurs et solitaires, ils chantent pour eux seuls, tout entiers à leurs sentiments intérieurs ou à la félicité des champs :

Et voici le printemps, que la saison est belle... etc. (2)

(1) Voir aux chansons. Je connais trois versions berrichonnes de cette chanson : l'une de M. Augras, de Châteauroux ; l'autre d'un anonyme et la troisième de M. Huret, de Bourges, qui l'a *arrangée* pour la musique des sapeurs-pompiers !

Cette chanson, que nous retrouvons dans la *Mare au Diable* de G. Sand et les *Noces de campagne en Berry* par Ribault de Laugardière, fut publiée chez Plon et Nourrit, sous la direction de Catulle Mendès, dans un recueil intitulé : *Les plus jolies chansons de France*. Elle fut classée comme chanson angevine (?). La recherche de la paternité des anciennes chansons nous semble une chose fort épineuse. Plusieurs ont une origine commune. Chaque province a ses colporteurs, ses commis-voyageurs de la chanson. Chacun garde celles qui lui plaisent et les adapte à son génie propre, à son patois, à son tempérament. Nous sommes d'ailleurs assez riches en vieilles chansons berriaudes sans nous débattre pour quelques-unes qui auront fait envie à d'autres provinces !

Les commentateurs sont nombreux comme nous l'avons déjà dit au cours de cette étude, mais nous craignons qu'ils manquent de patience pour reconstruire et démêler parmi cinquante versions plus ou moins altérées, en passant d'un village à un autre, quels sont et le texte primitif et la provenance exacte, — car ce que l'on nous donne pour du « berrichon » vient souvent de Touraine, de Bourgogne ou de Bretagne !... « J'ai retrouvé, dit G. Sand, dans la mémoire des chanteurs rustiques, plusieurs romances et ballades exactement traduites en vers naïfs et bien berrichons, des textes bretons publiés par M. de la Villemarqué ».

Revendiquerons-nous la propriété de ces créations et dirons-nous qu'elles ont été traduites du berrichon dans la langue bretonne ? Non ! Elles portent clairement leur brevet d'origine en tête. *En revenant de Nantes*... et ailleurs : *Ma famille de Nantes*, etc.

En somme, il ne faut pas se plaindre de cette rivalité des provinces sur la priorité des vieilles chansons. Cela prouve combien elles sont précieuses. « C'est à Lyon que la chanson est née », dit M. Georges Droux dans la *Chanson Lyonnaise* (Rey, éditeur, Lyon) ; « C'est en Bretagne », dit M. de la Villemarqué ; « C'est en Bourgogne ! » s'écrie Fertiault. Auquel entendre ? Moi je dis : « C'est le Berry qui détient les chansons les plus françaises, car son sol est resté vierge de toute invasion ! » Mettons-nous donc d'accord, et disons que la chanson est fille de France !

(2) Cette chanson qui a pour refrain :

Le bon vin m'endort, mais l'amour me réveille.

nous a parue un peu leste pour que nous la donnions dans ce recueil malgré son incontestable beauté. Canteloube de Malaret en a donné une version auvergnate dans la revue des « Chansons de France » sous ce titre : *Passant par Paris*. On la trouve également consignée

Il semble bien que l'amour soit le principal sentiment dont l'âme du berger soit agitée. Quelquefois, cependant, il nous donne le résultat de ses contemplations devant les beautés de la nature en y mêlant les menus incidents dont son existence est faite ; mais le plus souvent il n'est question que de rendez-vous et de serments amoureux :

Là-haut, sur la montagne,
Il y a trois jolies filles.
Y en a une
Qu'était la plus jolie,
C'est le fendeur
Qui va lui parler d'amour.

Où iras-tu bergère,
Demain z'au soir aux champs,
Ah ! oui, j'irai
Là-haut, sur ces montagnes,
Dans ces vallons,
Conduire mes blancs moutons. (1)

Voici encore la chanson de la *Sage Isabeau*, chanson à deux voix, que le marquis de la Brande publia jadis dans le *Réveil de la Gaule :*

Yénard. — Je viens t'y voir belle Isabeau,
Je viens t'y voir en ce printemps nouviau.
Je viens t'y voir ici dans ces lieux,
L'éclair de tes beaux yeux
M'a rendu amoureux.
Belle bergère, viens t'en !

Isabelle.— Monsieur, finissez vos cancans,
Monsieur, vous perdez votre temps.
Je suis bergère,
Je suis grossière,
Je suis bergère en vérité,
Sans esprit, sans beauté,
Sans avoir mérité
Monsieur, vos qualités.

Yénard. — Bergère, si tu voulais m'aimer,
Tu les aurais, mes amitiés.
Plutôt que d'être
Sur ces champs, paître,
Plutôt que d'être exposée au vent,
A la rigueur du temps,
Mon carrosse t'attend,
Belle bergère, viens t'en !

Isabelle.— De vos carrosses et de vos chevaux,
Monsieur, vous n'avez rien de beau,
Rien ne me tente,
Je suis contente
De mes amours. En guidant mon troupeau,
En tournant mon fuseau,
En chantant des airs nouveaux.

Yénard. — Adieu donc, la belle sans pitié,
Puisque tu ne veux point m'aimer.
Adieu méchante,
Mal obligeante.

Isabelle.— Adieu, smondeur, trompeur,
Cajoleur, sans honneur,
Qui voudrait sur mon cœur,
Jouir de mes faveurs.

A force d'entendre chanter l'amour à la saison où l'aubépine est en fleurs, quoi d'étonnant si les petits oiseaux nous régalent aussi de leurs concerts amoureux ? C'est du moins ce qui est arrivé dans les environs d'Issoudun aux *P'tits oiseaux de Toutifaut.*

Il était un p'tit jaunet
Qui voulait s'y marier,
Qui n'avait pas dequoué.
Et moun alouette,
Ma torlorizète,
Sont les p'tits oiseaux
De Toutifaut.

Dieu merci, passe un grand chien,
Sur ses reins il porte un pain
Et moun alouette, etc.

Dieu merci, j'avons du pain,
Du fricot, j'en avons pas.
Par ici pass' le corbeau,
Sur ses reins porte un gigot.
Et moun alouette, etc.

Dieu merci, j'ons du gigot,
Mais du vin j'en avons pas.
Par ici pass' la souris,
Sur ses reins porte un baril.
Et moun alouette, etc.

Dieu merci, j'ons ben du vin,
D'cormeluzeux j'avons pas.
Par ici passe un grous rat,
Sa cormelus' sous son bras.
Et moun alouette, etc.

Dieu merci, v'la l'cormuseux,
Les danseux v'nont toujou pas,
Par ici pass' la guernouille
En souliers et en pantoufes
Et moun alouette, etc. (1)

La cadence légère, le rythme sautillant de bourrée se change parfois en complainte avec les lamentations de la bergère attendant son promis parti au régiment. Elle avait le temps de soupirer, car le service militaire en ce temps-là était de sept années !

Y aura bentôt six ans, au printemps,
Que j'ai pas vu mon galant.
Il s'est engagé au service du roi,
Ne pensant plus à moi.
Et mon plus grand désespoir,
C'est de ne pas savoir
Quand j'pourrai le revoir. (2)

Elle reprend pourtant courage et se console en regardant les fleurs et en écoutant les oiseaux.

---

dans un livre de François Fertiault avec ce titre : *Branle Bourguignon*. La « Romania » la retrouve dans le Haut-Forez, le comte Jaubert dans le Centre. Elle est dans le *Rival* (Puymaigre), dans l'*Amant consolé* (Beadé) et dans le *Fils du Cordonnier* (Bujeaud).

(1) *La chanson de Tranziaux.*

(1) Cette chanson a parue dans le *Réveil de la Gaule* avec quelques variantes, sous la signature de P. de la Loje.

(2) Voir aux chansons.

C'est mon barger,
Ah ! qu'il est donc volage !
Mais le printemps va me le ramener,
J'aime à entendre son doux langage.
C'est avec ça qu'il a su me charmer.

J'irai dans mon jardin
Cueillir du romarin.
Le soir et le matin,
Et puis j'entendrai
Le rossignol chanter
Et je me consolerai.

Mais il arrive parfois qu'avant ce temps un noble seigneur des environs, propriétaire de la métairie où elle est en condition, fatigué de la chasse, vient lui conter fleurette :

En chassant dedans ce bois,
Charmante bergère,
Je viens m'asseoir auprès de toi,
Dessus la fougère.
Laisse paître ton troupeau
Sur la tendre herbette.
Je voudrais te dire un mot,
Un mot d'amourette.....

Elle se laisse éblouir par ses promesses, se laisse tenter par l'anneau d'or ou les écus qu'il lui offre et la pauvre fille ne rêve plus que « titres de noblesse » ; elle se voit déjà comtesse ou marquise..... et laissant là sa « quenouillette », elle monte en croupe derrière le « beau cavalier » ! Cela nous gâte un peu notre bergère, mais les rois autrefois n'épousaient-ils pas les bergères ?

« Et c'est un délice, écrit notre maitre sculpteur Jean Baffier, que de retrouver cet accent du terroir de France, cet art sain, fleurant bon le thym, la marjolaine et qui fait penser aux superbes frondaisons des grands bois, à l'alouette qui s'élève dans le plein air des champs, au noble labeur, aux glorieuses semailles, aux belles moissons, aux magnifiques pressées, aux amours robustes et saines ».

IV.

Les Chansons de Conscrits

Sous le Premier Empire, les « chansons guerrières » eurent un regain de popularité. Les vieux débris d'Austerlitz et de Wagram en rapportèrent un stock dans leurs foyers. Elles avaient comme signature, la glorieuse auréole des champs de bataille.

Au cours du règne de Charles X, on chantait encore ces chansons; seulement, on substituait le mot « roi » au mot « empereur » et l'on prenait Alger comme on avait pris Saragosse, sans changer de refrain !

Il est beaucoup plus aisé de reconstituer l'origine des chansons du Second Empire. Celles qui nous sont restées portent bien l'empreinte locale.

Le corps d'élite des grenadiers de la Garde Impériale de Napoléon Ier, rétabli sous Napoléon III, reçut le baptême du feu en Orient et se couvrit de gloire en Crimée. Ce sont les « bonnets à poils » ces fameux « guernadiers », qui menèrent nos chansons au pas de charge, sous la mitraille russe à l'Alma, Sébastopol, Balaclava, Inkermann et Malakoff ! Elles s'envolent ensuite en Italie. On les retrouve sous le feu des batteries autrichiennes à Palestro. Elles passent la Sesia avec Canrobert et foncent avec les baïonnettes françaises sur les troupes de Giulay à Magenta et sur celles de François-Joseph à Solférino !

Elles ont soutenu le moral du soldat, ces chansons, lorsqu'il couchait sur la terre glacée des bivouacs et n'avait pour toute nourriture que le « pain noir d'amounition ! »

La *Chanson des Gars de La Châtre* nous dévoile dans sa rude naïveté toutes les horreurs de la guerre et parmi les éclairs et la fumée des combats, comme sur une toile de fond, se détachent — précieux mirages ! — le clocher du village, l'humble maison où les vieux parents attendent, où quelque jolie fille en coiffe pleure une si longue absence, mais espère toujours !

La 2me légion de l'Indre se souvient de la vieille chanson de marche qui conduisit ses aînés à la victoire, et sous les balles prussiennes en 70, elle la chantait encore.

Autrefois, le départ des conscrits était un grand évènement dans la vie des campagnes. La France, presque toujours en guerre, ceux qui « partaient pour leur sort » n'étaient pas bien sûrs de revoir les « chers parents », la Rosalie, la Françoise ou la Virginie ! Les complaintes abondent sur ce sujet :

Adieu donc ma Manon, } *bis*
Ah ! je m'en va-t'en guerre }
En ceux pays, ben loin, pour servir le Roi.
Ah ! ma Manon, qu'j'ai du regret !

Si tu t'en vas galant } *bis*
Écris-moi z'une lett'e }
Écris-moi la ben vite et promptement
Mon ch'tit cœur y sera content... etc.

ou bien encore :

Virginie, ma Virginie,
Virginie les larmes aux yeux
Je viens te fair' mes adieux,
Nous en vont droit au couchant... etc.

Mais le tambour bat, le clairon sonne ; le conscrit relève le front, se met au pas, et, derrière les plis du drapeau, il s'en va où le Devoir l'appelle :

La bell' si nous partons,
C'est la Loi qui l'ordonne,
La bell' si nous partons,
Servir Napoléon... etc. (1)

Les uns s'en vont en Chine, les autres partent pour l'expédition du Mexique :

Je viens te faire mes adieux
Les larmes aux yeux, ma Rosalie
Je vais partir pour l'Amérique.
Pour moi, c'est un bien triste sort,
Cela causera ma mort.
Je ne regrette que Rosalie ! (2)

Rosalie, navrée de voir partir son galant se fait religieuse. Elle est moins romanesque que

(1) Voir aux chansons.

(2) On remarquera combien ce couplet ressemble à celui de *Virginie*, cité plus haut. N'est-ce pas la même chanson avec une version différente ? Le marquis de la Brande a donné cette dernière en entier avec notation, dans le *Réveil de la Gaule* et M. Henry Gay a de son côté recueilli celle de Virginie dans la *Revue du Berry et du Centre* sans notation toutefois, ce qui ne nous permet pas de juger exactement.

la *Belle Angélique* qui s'habille en garçon pour suivre son beau grenadier !..... Lorsque les « bombes et les boulets » les avaient épargnés, et qu'ils revenaient au pays, que de changements dans la métairie, que de tristesses aussi, parfois, les attendaient :

Le jeun' garçon s en va
Tout dret de chez son père :
Bonjour chers père et mère,
Frères, sœurs, chers parents !
Je viens voir ma Françoise,
Que mon cœur aime tant !

Son père y lui répond
D'un air tout en tristesse :
Françoise, ta Françoise,
François' n'est plus ici !
Son corps il est en terre,
Son âme au Paradis !

Quelques-uns revenaient avec un membre de moins bien souvent, mais la croix épinglée sur leur capote grise :

Ah ! que dira ma bonne et tendre mère
En me voyant cette croix ? *(bis)*
Tu lui diras : ma bonne et tendre mère,
Regarde-la, mais ne la touche pas !... etc.

Quelle que soit la gloire qui s'attache à ces épopées, nous préférons, à l'accompagnement des balles et des boulets, pour nos « chansons guerrières », le ronflement joyeux des vielles et des cornemuses relevant le pas d'un peuple pacifique qui suit ses maîtres-sonneurs dans la radieuse ensoleillée d'une belle fête berriaude !

V.

Les Chansons de Noces

S'il est un acte de la vie qui appelle la chanson, c'est assurément le mariage. Aussi, les Berrichons, gens d'un naturel plutôt enjoué, marquent-ils d'un refrain chacune des phases de cette cérémonie. Au début, ce sont de langoureuses mélopées sur l'amour, la fidélité, de mélancoliques pastorales dont l'accent convient aux rythmes chevrotants de la vielle et de la cornemuse ; puis, le couplet s'anime, se colore — dirait-on — aux reflets du vin ; le diapason s'élève au retour de la mairie et de l'église, la joie de vivre exulte pendant le repas et la romance et l'idylle se terminent presque toujours par des odes bachiques, des chansons licencieuses. C'est que l'ancêtre berrichon affectionnait le sel gaulois, la grosse plaisanterie et ne reculait pas devant le *mot*. Certaines de nos vieilles chansons populaires, parmi les plus belles, sont choquantes, il est vrai, mais moins dangereuses pour la morale que la plupart des chansons modernes qui ne se couvrent de voiles que pour mieux souligner le vice.

Les noces de campagne ont beaucoup perdu de leur pittoresque. Je n'irai pas jusqu'à évoquer le souvenir de nos arrière grand'mères qui — les voies de communication n'existant pas à l'époque — se rendaient aux noces, en croupe, derrière les cavaliers montés sur de lourds chevaux de domaine que précédait un joueur de cornemuse, dont la pacifique monture semblait marquer de sa tête dodelinante la cadence des airs rustiques que celui-ci leur jouait pour égayer la longueur de la route... Je rappellerai simplement ces cortèges composés de paysans à l'allure un peu traînante, en blouses neuves et claquantes, donnant le bras à leurs compagnes si naïves et si pures sous la coiffe plate à fond brodé, le fichu à fleurs chastement croisé sur les seins, en cotillons courts et souliers plats, comme la laitière du bon La Fontaine !

Vielles et cornemuses ouvraient la marche avec les *Adieux de la Mariée*, dont le ton larmoyant répondait à la tristesse de la mère qui voit sa fille quitter la maison, sa fille, cette jolie mariée qui, grave, les yeux baissés, s'avançait vers le seuil de l'église en filant les aiguillées de chanvre fin dont sa quenouille était garnie...

Aujourd'hui, le paysan a perdu le sens de ces choses simples et pourtant si poétiques ! Il suit... le Progrès ! Et ce n'est pas à son avantage : le marié, (figé comme un mannequin dans une redingote de confection, coiffé d'un melon ou d'un haut de forme, ses mains épaisses, crevassées aux mancherons des charrues, emprisonnées dans des gants blancs, son cou bronzé par les soleils de juillet et les vents de galerne, serré dans un carcan de toile amidonnée) donne le bras à la mariée affublée, comme une bourgeoise, de falbalas qui balayent le sentier boueux, derrière la clarinette et le piston !

De toutes nos coutumes, les plus ridicules sont restées. Ainsi, lorsque le dernier enfant d'une maison se marie, on fait brûler le balai. On va même chez les voisins, et chaque balai que l'on trouve, on le jette impitoyablement au feu. C'est évidemment un symbole ; mais le sens nous en échappe. Le jour du mariage de sa fille, le paysan allume dans sa cour un grand feu de joie au milieu duquel — et différemment suivant les endroits — on jette soit le bonnet de la mariée, soit le « coeffion » de la belle-mère et le chapeau du « vieux ». Chaque invité est ensuite tenu de sauter par-dessus le brasier. Cela chasse les sorciers, paraît-il !...

Puisque, comme un torrent dévastateur, le Progrès a emporté ce qu'il y avait de plus gracieux dans nos campagnes, ne parlons que du Passé.

A la fin de la *Mare au Diable* (1), George Sand nous décrit le mariage de Germain et de la petite Marie avec toutes ses coutumes et solennités. Cette femme illustre connaissait si bien le Berry qu'il est difficile de glaner après elle quelque trait que sa plume vivante et avertie ait laissé passer ; au point que si parfois nous nous flattons, dans notre orgueil de publiciste, d'avoir été les premiers à noter une particularité dans

(1) Cf. George Sand : *La Mare au Diable*. Appendice.

les mœurs de nos compatriotes, nous nous apercevons, en feuilletant George Sand, que, là encore, nous avons été devancés !

*
* *

Dès qu'un garçon avait des « vues » sur une « blonde », il allait déposer à sa porte une touffe d'aubépine fleurie enguirlandée de rubans et de dentelles. Cela s'appelait « planter le mai ». Si le garçon ne plaisait pas à la blonde et que celle-ci reçut ses avances d'une façon trop mal gracieuse, le galant évincé se vengeait en remplaçant le *mai* par un fagot d'épines. Cette coutume dégénéra en facéties d'un goût douteux : aux portes des vieilles filles, on mit une branche de saule pleureur avec des bottes d'oignons !...

Le valet de ferme qui pousse la charrue à travers les grandes plaines de l'Indre, le berger qui garde les troupeaux dans les « verdiaux » hérissant les bancs de sable où le Cher promène son cours capricieux en hiver, se trouvent parfois très éloignés des fermes où les « blondes » qu'ils espèrent sont en condition. Alors, en attendant l'assemblée ou la foire du chef-lieu de canton qui les mettra en présence, ils trompent leur ennui en chantant des mélopées profondes tout imprégnées de leurs tendresses et de la mélancolie des solitudes. Les filles, de leur côté, ne sont pas moins impatientes. L'ironie locale se mêle parfois à l'idylle :

Dans l'bourg de T'vet, en vérité,
Ya des demoisell's qui veul'nt se marier.
Elles portent des manchettes,
Des coiffes de dentelles
Et des p'tits souliers mignons
Pour plaire à ceux garçons.... etc.

Leurs mères vont les chercher au bal et les traitent de « libertines, coureuses de ville », en voyant leurs mouchoirs chiffonnés et leurs bonnets de travers. Mais les filles tombent malades ; elles ont des « mal de tête, en danger d'en mouri... » Vite, on va quérir les « grands médecins de ville » qui diagnostiquent... le désir qu'elles ont de se marier !

Enfin les partis sont tombés d'accord, les parents vont faire la *Demande en mariage* (1) :

Bonjou don la compagnie,
Bonjou, bonjou, enter tous
Pé Colas, maitress' jolie
Et lés aut' tertou, itou.
J'v'nons vous voir tout' c'te bande
Et j'venons si bin si biaux
C'est pour vous fair' la demande
D'vout' Margot pour nout' Jeanniot. *(bis)* (1)

On chante encore, à peu près sur le même air :

— Bonjou, métresse Jeannette,
Vout' servante Améliora !
V'lez-vous marier Catorette
A nout' garçon Nicolas ?
Y s'entend ben au commarce,
C'est lui qui vend nos naviots,
S'exarce à tirer les vaches
A donner d'la paille aux viaux.
. . . .
C'est pas pour vanter nout' fille
Ni minm' pour en dir' du bin.
Mais c'est qu'alle est ben gentille
Et qu'a sait ben faire el pain.
Et d'sa main qui n'est point bête,
A distingu' fort aisément,
Un' culotte à un' grand'cotte ;
C'est deux habits différents, etc... (2)

La veille du mariage a lieu la présentation des *livrées* : on désigne ainsi tous les cadeaux de noces, vêtements, bijoux, articles de toilette, etc. Ceux qui sont chargés de les offrir à la mariée se rendent chez elle en chantant des airs de circonstance qu'accompagnent les ménétriers.

Arrivés devant la porte de la jeune fille, ils la trouvent solidement fermée au verrou. Alors, dit George Sand, une lutte lyrique commence entre les chanteurs du marié et ceux de la mariée, car elle aussi a ses *chanteux fins* et, de plus, ses chanteuses, expertes matrones à la voix chevrotante à qui l'on n'en impose point en donnant du vieux pour du neuf. « Si l'on connaît au dedans la chanson du dehors, on l'interrompt dès le premiers vers en chantant le second, et vite, il faut passer à une autre. Trois heures peuvent fort bien s'écouler au vent et à la pluie avant que le parti du marié ait pu achever un seul couplet tant est riche le répertoire des chansons berrichonnes, tant la mémoire des beaux chanteurs est ornée ; chaque réplique victorieuse du dedans est accompagnée de grands éclats de rire d'un côté, de malédictions de l'autre. Enfin l'un des partis est vaincu et l'on passe à la chanson de noces (3) ».

« Ouvrez la porte, ouvrez,
Marie ma mignonne,
J'ons de biaux rubans à vous présenter
Hélas ! ma mie, laissez-nous entrer.

A quoi les femmes répondent en fausset ou d'un ton dolent :

(1) Nous connaissons aussi la *Demande en mariage du Grand Pierre à la Yoyette*, qu'un amusant conteur, qui signait marquis de la Brande, recueillit jadis dans le *Réveil de la Gaule*.

(1) Cette version du Haut Berry nous a été communiquee avec la notation par M. l'abbé Farge d'Alouis.

(2) Cette seconde version a parue dans le *Réveil de la Gaule*, recueillie par P. de la Loje.

(3) George Sand : *Les Noces de campagne* (chap. II).

« Mon frere est en chagrin,
Ma mère en grand'tristesse.
Moi, je suis un' fill' de trop grand merci
Pour ouvrir ma porte à cette heure ici.

« Si les paroles sont naïves, dit encore G. Sand, et la versification par trop libre, en revanche, l'air est magnifique dans sa solennité simple et large ».

Les hommes reprennent le premier couplet jusqu'au troisième vers qu'ils modifient selon le cadeau qu'ils doivent offrir, par exemple :

J'ons un beau mouchoir à vous présenter... etc.

Mais ils essuient de la part des matrones un refus aussi catégorique que la première fois et quinze, vingt couplets se déroulent ainsi jusqu'à ce que les hommes, après avoir énuméré tous les cadeaux qui composent la corbeille de la mariée : un beau devantiau, une croix en or, des boucles d'oreilles, etc., finissent par dire :

J'ons un beau mari à vous presenter...

Alors, hommes et femmes reprennent à l'unisson en s'adressant à la mariée :

Ouvrez la porte, ouvrez,
Marie ma mignonne,
C'est un beau mari qui vient vous chercher ;
Allons, ma mie ! Laissons-le entrer !

Ces jeunes paysans chantant à la porte de la fiancée nous rappellent certaine coutume grecque où le chœur se présentait en grande pompe (évidemment le nôtre n'a pas la même majesté !) devant la maison du vainqueur en lui chantant des poèmes...

Enfin, voici le grand jour ! Les invités arrivent « à pleines voitures » :

Nous venons à ce soir
Tout dret de nout' village
Pour vous faire à savoir
A perpos d'vout' mariage
Madam' que j'vous souhaitons
Tous les plus heureux dons.
. . . .
Recevez ce bouquet
Que ma main vous présente ;
Prenez-en une fleur
Et qu'all' vous donne entente
Madam' que vos couleurs
Passeront comm' ces fleurs.

Recevez ce gâteau
Que ma main vous présente,
Cassez-en un morceau
Et qu'il vous donne entente
Que pour ce pain gagner,
Madam' faut travailler... etc. (1)

On voit que nos paysans usent entre eux d'une courtoisie parfaite ! Ils aiment d'ailleurs assez se qualifier comme des bourgeois ! « Monsieur, madame ».

Nous somm's venus vous voir
Du fond de not' village
Pour souhaiter ce soir
Un heureux mariage
A monsieur votre epoux,
Aussi bien comme à vous... etc.

Le cortège se forme : vielleux et cornemuseux viennent en tète en sonnant une vieille marche berrichonne :

Au pays du Berry, quand une fillette
A fixé son choix, oui-da ! sur un épouseux,
Les parents, les amis, en habits de fête
Viennent précédés, oui-da ! d'un cornemuseux... etc. (1)

La belle-mère ferme la marche et se désole :

Quand on marie ses filles,
Faut-y, que de tourments !
On les mène à l'église,
All's vont toujours pleurant ;
Adieu les amourettes,
Adieu, c'est pour longtemps... etc.

A la sortie de la messe, tout le monde fredonne ironiquement :

J'la prenons cheux guère, guère,
J'la menons cheux rin du tout.
Disons, disons tous
Qu'all' ne valait guere,
Disons, disons tous
Qu'all' vaut rin du tout.

Mais où l'essaim des chansons prend son vol, c'est au moment de ces repas pantagruéliques qui durent parfois plusieurs jours. Le vin, l'amour, la gloire, rien n'est oublié. C'est l'exaltation de la vie dans l'exubérance de la joie !...

Deux érudits que le Berry devrait honorer davantage pour avoir su conserver tant de choses du passé qui seraient mortes sans eux, MM. Laisnel de La Salle et Ribault de Laugardière, nous ont transmis de fort réjouissantes chansons.

En voici une qui donnera à peu près le ton :

Ma bell', fasez-moi un bouquet
Qui siett' ben fait :
Etachez-lu d'une soie varte
Ben proprement,
Mes amours, itou les voutes,
Sêrjint dedans.

Généralement ces chansons se terminaient par des « You ! You ! » frénétiques et perçants. C'est le « Yo ! Yo ! » que les Romains faisaient entendre aux fêtes consacrées à l'hymen et à Bacchus.

Le lendemain des noces, on accomplit un sot usage que G. Sand a justement flétri, « car, dit-

(1) Cf. Ribault de Laugardière : *Les Noces de campagne en Berry*. Une version de cette chanson a été publiée, avec musique, dans *La Bonne Chanson*, n° 6.

(1) Cette chanson qui fut attribuée, on ne sait pourquoi à G. Sand est de Lhuillier. C'est de nos jours, la chanson la plus populaire du Berry.

elle, il fait souffrir la pudeur de la mariée et tend à détruire celle des jeunes filles qui y assistent ». Vers quatre heures du matin, toute la noce fait irruption dans la chambre nuptiale pour apporter la *routie* (1) aux époux :

Ouvrez, ouvrez la porte, la jeune mariée,
Ouvrez la porte, ouvrez et laissez-nous entrer.
Ah ! non, vrai Dieu ! Je suis au lit,
Je suis au lit couchée... etc.

Peu à peu les invités, la parenté s'en vont ; chacun retourne à ses travaux ; seule, la jeunesse intrépide reste encore pour virer les dernières bourrées :

En revenant des noces,
J'étais bien fatigué.
Au bord d'une fontaine
Je m'y suis reposé.

. . . .

Oui, j'attends, j'attends, j'attends,
Celle que j'aime.
Que mon cœur aime,
Oui, j'attends, j'attends, j'attends,
Celle que mon cœur aime tant... etc.

Mais les carillons joyeux de la noce ont éveillé l'espoir du gars qui n'a pas encore trouvé « chaussure à son pied ».

J'en aurai iune
A la Toussaint qui vint,
Soit blonde ou brune.
La beauté n'y fait rin.
Et trou la la,
Trou la lère...

Puis ce sont celles que l'on oublie, les Cendrillons qui restent à la maison pendant que les autres sont partis aux noces :

Dedans Mornay le petit bourg
Ya des fill's tout à l'entour.
Yen a des gent's et pis des laides,
Toutes bonnes à marier,
Mais personn' les demande... etc.

Qu'importe ! Elles ne désespèrent pas. Leur tour viendra aussi bientôt :

Vers cheux nous ieux mariont tous
Gnya que moué qui garde l'âne.
Vers cheux nous ieux mariont tous,
Gnya que moué qui garde l'tout.
Quand mon tour vinra
Gard'ra l'âne,
Gard'ra l'âne,
Quand mon tour vinra,
Gard'ra l'âne qui voudra... etc.

Tout ceci est empreint à la fois de rudesse primitive, de fine malice et de saine gaieté française !

---

(1) La même coutume existe en Bretagne. Mais la *routie* qui, chez nous, est une sorte de soupe frite très poivrée, est remplacée en Bretagne par la soupe au lait.

VI.

Les Chansons de Métiers

Dans chaque métier il y a une cadence : la roue du moulin, la hache du bûcheron, le marteau du forgeron, le fléau du batteur, etc. ; et cette cadence appelle la chanson ! Chanter est presque un acte naturel qui accompagne le geste du travailleur, qui le désennuie dans sa tâche machinale.

Il semble que le cordonnier ne puisse bien tirer son ligneul, le maçon manier sa truelle, le laboureur pousser sa charrue, que s'ils joignent un chant à leur acte. Avec eux, évidemment, nous voilà loin des romances de bergères et de mariées ; les accents sont plus rudes, les refrains comportent généralement une onomatopée que souligne encore la phrase musicale, et les paroles sont si naturalistes parfois, qu'il serait difficile d'aller jusqu'au bout des exemples que nous voudrions citer, sans dépasser les bornes d'une morale très élémentaire.

Bûcherons, scieurs de long, charbonniers, tous les « quiaulins » (comme on désigne chez nous ceux qui vivent et travaillent dans les bois), avant que la Politique ne soit venue les troubler, égayaient leurs pénibles besognes avec des chants qui avaient presque toujours pour thème les soucis et les espoirs de leur existence.

Voici la chanson des scieurs de long :

Ya pas d'métier plus brave,
    Lon fron fron la
    Lon fron fron la.
Ya pas d'métier plus brave
Que les scieurs de long. *(bis)*

Quand ils sont sur leurs pièces,
    Lon fron fron la
    Lon fron fron la
Quand ils sont sur leurs pièces,
Entonnent une chanson. *(bis)*

Le maître les vient voi*re*
    Lon fron... etc.
Le maître les vient voi*re* :
Courage, compagnons ! *(bis)*

Nous aurons de l'ouvrage,
    Lon fron... etc.
Nous aurons de l'ouvrage
Pour toute la saison. *(bis)*

A la saison finie,
    Lon fron... etc.
A la saison finie
Nous en retournerons. *(bis)*

Chacun z'avec sa femme,
    Lon fron... etc.
Chacun z'avec sa femme
Les ceuss qui n'en auront. *bis* (1)

Citons la délicieuse mélodie du *Fendeur* dont tant de provinces revendiquent la paternité :

C'est un joli fendeur
Dans sa loge jolie.
Il tenait dans sa main
Une rose fleurie,
Fendeur, dormez-vous ?
Fendeur, joli fendeur,
Fendeur, réveillez-vous... etc. (2)

Sous la futaie, d'autres chansons s'envolent avec la fumée des charbonnières :

Charbonnier, mon ami,
Que ta chemise est noire !
Helas ! madame, c'est l'état du métier,
Chemise noire au charbonnier.

Charbonnier, mon ami,
Combien vends-tu ta banne ?
Hélas ! madame, je la vends dix écus,
C'est du charbon de bois menus.

Charbonnier, mon ami,
Combien veux-tu d'ta banne ?
Hélas ! madame, je la vends trente francs
Et vos amours comprises dedans, etc.

Le laboureur va nous conter ses difficultés avec l'existence :

Le pauvre laboureur
Depuis l'âge de deux ans
Est habillé en toile,
Comme un moulin à vent

---

(1) Recueillie par Henri Gay.

(2) Voir aux chansons. André Theuriet la revendique pour la Lorraine, Achille Millien pour le Nivernais. Différentes versions existent même dans certaines régions du Berry. Je la donne telle que la chantait Henri Dumont, agriculteur à Sancoins, dont la bonne foi ne saurait être suspectée, qui l'écrivit lui-même et me la donna comme étant de pure source berrichonne. Il était né vers 1828 et il la tenait de ses aïeux. La version nivernaise n'est pas très différente comme paroles, de la nôtre (bien qu'elle comporte des couplets surajoutés) ; mais tandis que la mélodie « rappelle, dit le musicien Pénavaire, le style du plain-chant d'église », la nôtre se poursuit à l'allure vive et décidée de la bourrée.

Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige,
Orage ou mauvais temps,
L'on voit toujours sans cesse,
Le laboureur aux champs.

Refrain:

Allons, allons, allons, ch...
Allons, mes petits compagnons,
Copé, Sarrazin,
Et l'boyer ça fait cinq... in...
Allons, allons, allons, ch...
Allons, allons, allons, ch...lon.

2.

Le pauvre laboureur
Il a beaucoup d'enfants
Qui vont à la charrue
Depuis l'âge de douze ans,
Il leur fait faire des guêtres
Pour l'état du métier,
C'qui n'empêch' pas la terre
D'entrer dans leurs souliers.

3.

Le pauvre laboureur } *bis*
Il a ben du malheur, }
Il n'est ni roi, ni prince,
Ni banquier, ni seigneur
Qu'empêcheront la peine
Du pauvre laboureur.

4.

Qui qu'a composé c'te chanson,
C'est un garçon boyer,
Assis sur sa charrette
Il se mit à chanter.
Piquons de droite à gauche,
Et nous émouvons pas,
Nous sortirons peut-être,
Ah ! De ce mauvais pas ! (1)

C'est la vie en raccourci du paysan d'autrefois. Aujourd'hui, sans « rouler sur l'or », Jacques Bonhomme est plutôt cossu ; en tout cas, il gagne largement sa vie. Ici, l'inspiration du barde rustique est toute spontanée : « Assis sur sa charrette », il improvise, « il se met à chanter... » Et cela nous rappelle l'admirable Paul Froment dont la fin tragique et prématurée (il mourut à 22 ans) semble *devoir* rester toujours dans le mystère, qui composait en labourant les plus belles chansons, qu'on n'ait jamais entendu en terre d'Agenais !

On pourrait reconstituer ainsi avec des chansons toute la vie du peuple des champs.

Les moissons rentrées, le paysan bat son blé sur l'aire de sa grange, et au bruit des fléaux, il chante :

Oh ! batteux, battons la gerbe,
Compagnons, joyeusement... etc.

Un qui parait moins satisfait de son métier, c'est le vigneron :

(1) A défaut de la musique, nous avons tenu à donner les paroles de cette vieille chanson berriaude recueillie par M. Henri Dumont et que Julien Tiersot baptisa : Chanson de la Bresse !

Ah ! quel état de galère
Que l'état de vigneron !
Toujours bouler la terre
En toutes les saisons
J'aurions d'l'argent comme un homme,
Comme un groûs baron.
Qu'on nous dit : c'est pas un homme,
C'est un vigneron. *(bis)*

La porchère qui conduit son troupeau à la glandée égrène en chemin ses couplets :

Quand j'étions de chez mon père,
Les cochons j'allions garder (*bis*)
You ma tron tron tron tiretaine,
You ma tron tron tron tireton... (1).

On s'étonne de rencontrer fréquemment dans nos vieilles chansons le mot « matelot ! » C'est que la pensée de la paysanne, le souvenir de la bergère pendant les veillées d'hiver s'envolaient souvent vers le gars ou le fiancé parti pour son sort et qu'un mauvais numéro avait fait classer dans la marine. Il naviguait pendant de longues années, (le service militaire étant alors de sept ans), et s'il ne mourait pas d'un coup de sagaie ou de la fièvre au bord de quelque marigot, on le voyait un beau jour débarquer au seuil de la métairie, bronzé comme un marocain, maigre comme un chacal, mais portant triomphalement sur son épaule, un affreux ouistiti ou un perroquet des Iles !

Le pauvre marsouin peinait beaucoup à se réhabituer à la vie des champs ! Il passait son temps à raconter ses campagnes dans « ceux pays sauvages », ses voyages à travers les mers lointaines... C'était une aubaine pour les « faiseux de chansons » qui composaient cinquante couplets sur ces pittoresques récits.

Maintenant, on désigne aussi chez nous sous le nom de « matelots » les mariniers du canal du Berry !... Tout simplement !

Celui qui tenait une large place dans l'existence du paysan berriaud, c'était le cornemuseux ! On le voyait escorter les noces, les défilés de conscrits, les mascarades des jours gras, activer les pileurs de raisin au temps des vendanges ; il jouait même à l'église pendant l'Elévation et le *Magnificat* et c'était lui « qui faisait danser ceux filles à ceux printemps nouviaux ! » Assis sur un tonneau, un pichet de vin coiffé d'un verre à ses pieds, il bouffait à perdre haleine dans sa peau de bouc :

Vous avez ben tous connu
L'pé Larue et sa musette,
Ouin, ouin ! Ouin, ouin, ouin !... etc.

Ainsi, malgré les duretés, les injustices, les tristesses de la vie, du haut en bas de l'échelle sociale, on chante, tant est vrai ce proverbe : « En France, tout finit par des chansons ! »

(1) Voir au chansons. — On trouve cette chanson : *La Treue garelle*, dans l'Angoumois, sur un autre air et avec de nombreuses variantes.

VII.

Les Chansons de Fêtes

Nos provinces françaises sont plus ou moins expansives. La configuration du sol semble jouer un rôle dans la diversité de leur humeur. Ainsi, les populations sylvicoles ou montagnardes sont généralement plus calmes que celles qui vivent au bord d'un fleuve ou dans une plaine. La Nature, heureusement, supplée à cette mélancolie par la chanson des arbres et des oiseaux.

Partout où il y a du soleil, des côteaux, de la vigne, les gens sont gais et bruyants. Tout est prétexte à chansons. Autrefois, en Berry, chaque corps de métier avait son patron, chaque patron sa fête et sa chanson appropriée. Il n'était pas un village, pas un bourg qui n'eut sa fête patronale ; (apport ou assemblée) et, comme aux temps païens, tous les rites de ces fêtes étaient accompagnés de chants.

La St Jean avec « la foire aux valets », la St Thomas et Noël, Noël surtout, donnaient lieu à des réjouissances et à de curieuses coutumes.

Au soir tombant, le maître aspergeait avec de l'eau bénite, la bûche de Noël que l'on nomme diversement *truffiot* ou *cosse de Nau* et qui provient d'un chêne vierge de tout élayage. Il y mettait le feu, puis les gens de la maison allumaient des lanternes et tous s'en allaient par les sentiers couverts de neige, fêter la Nativité à l'église du village. Chemin faisant, les habitants des autres métairies se joignaient à eux et des centaines de petites lumières dansaient dans la campagne comme des feux-follets, tandis que le chant d'allégresse des bergers s'élevait dans la nuit mystérieuse et glacée :

Boutons nos habits les plus biaux
Que j'ons quand il est fête.
Pour adorer l'Enfant Nouviau,
Ça s'rait t'y malhounnête,
Si j'allions, en saligauds,
Visiter nouter Maître. (1)

Au retour, on donnait double provende aux bêtes dans l'étable, puis on réveillonnait :

Madame Louise prend chemin
Avec nout' assemblée,
Apportant saucisse et boudin
Et vin blanc de l'année... etc.

Ces chants, sur le rythme sautillant de la bourrée vont souvent du mode majeur au mode mineur, du rire aux larmes, sant transitions. Les paroles ont un tour fin, plaisant, narquois et sont parfois d'une grivoiserie qui serait insolente, si elle ne s'abritait sous le voile d'une amusante naïveté. A côté de ces chansons « gauloises » qui nous rappellent Gargantua, illustre chez nous bien avant que Rabelais n'eut écrit son histoire, à côté de ces hardiesses de langage, on trouve aussi l'accent mélancolique de certains airs gaéliques et des anciens chants d'Irlande.

Les enfants n'oubliaient pas, le Jour des Rois, d'aller de ferme en ferme réclamer « la part à Dieu ». Le plus grand chantait ces couplets en s'adressant à la compagnie :

Avisez donc ce biau gâtiau
Qu'il est dessus la table
Et aussite ce biau coutiau
Qu'est au long qui l'argade.
Ah ! si vous pouvez
Pas ben le couper,
M'y faut le dounner
L'gâtiau tout entier.

Ah ! si vous v'lez ren nous dounner
Faites nous pas attendre.
Mon camarade qu'a si grand fré,
Moué que le corps m'en tremble.
Dounnez-nous en donc !
J'avons qu'trois calons
Dans nouter bissac
Fasons tric et trac !

Ah ! dounnez, dounnez-nous en donc
Faites moue pas attendre
Dounnez moué la fill' de la maison.
Ah ! c'est ben la pus gente
Qu'est contre le feu,
Que coupe la part à Dieu.
Je v'lons pas nous en r'tourner
Que nouter jau il ait chanté.

Et tous les gamins reprenaient en chœur :

Les Rois ! Les Rois !
La part au bon Dieu s'il-vous plait !

Ceci rappelle l'*aguilé* des petits bretons et les *Evangneus* des Ardennais.

Pour le Mardi-Gras, on promène dans les rues, au son des vielles et cornemuses le *bœuf viellé* tout enrubanné.

Mardi-Gras,
T'en va pas,
J'f'rons des crêpes... etc.

(1) Voir aux chansons. Les vignerons de Millançay, en Sologne, se sont attribué ce Noël. Le Berry l'a toujours chanté !

Le dimanche suivant, premier de Carême, autrement dit, jour des Rogations, a lieu en Berry la *fête des brandons*. Au crépuscule, les feux des « brandouneux » s'allument. Ils vont par bandes, agiter des torches enflammées sous les arbres fruitiers et dans les semailles, afin d'empêcher les vergers et les récoltes d'être ravagés par les mulots, les insectes et autres calamités de l'agriculture. Cette coutume rappelle les Lupercales qui se faisaient à Rome en l'honneur du dieu Pan. (1)

Brandounons la nielle
Et la nielle et l'échardon ;
Brandounons fumelles,
Brandounons la nielle... etc.

Voici Mai ! On va célébrer le retour du soleil, le mois de l'amour, des fiançailles et des fleurs ! En Lorraine, des théories de jeunes filles vêtues de robes blanches parcourent les rues en chantant des *trimazos* ; en Berry, les jeunes filles restent chez elles, attendant leurs fiancés qui vont leur apporter les premiers rameaux d'aubépine :

J'ai pris la fantaisie
D'aller chanter le mai
Tout le long du gué
Joli mois de mai
D'aller chanter le mai
A la port' de ma mie.

A la port' de ma mie,
Galant n'y chantez pas
Tout le long du gué.
Joli mois de mai
Galant n'y chantez pas,
Hélas ! Je vous en prie !

Il y a une soixantaine d'années, le premier dimanche de Mai, on célébrait encore le *Briaut* dans la plaine de Neuvy-le-Barrois. C'était une sorte d'assemblée qui rappelait le *Berlué* ou fête du printemps que célébraient les Celtes.

La fin des moissons donnait également lieu à une belle cérémonie que George Sand a fidèlement rendue dans *Claudie*. On fêtait la *Gerbaude* : la dernière gerbe couverte de fleurs et de rubans était hissée sur le chariot et ramenée à la ferme au bruit des musettes et des chansons. Quelques fêtes patronales sont encore observées aujourd'hui : la S[t] Abdon, la S[t] Vincent et la S[t] Sylvain, patrons des laboureurs et des vignerons.

Le soir, on fait bombance dans les auberges ; on mange du salé, des ragouts, des sauces au vin, des rôtis, de la salade avec beaucoup de moutarde (sans cela le repas ne serait pas complet !) et lorsqu'apparaît la galette aux « truches », le grand Louis de la Pille-Lourde se lève :

— Laquelle que j'vas vous chanter ?

— Celle-la qu'tu contes si ben et qu'tu chantes si mal, va donc ! insinue un malin.

(1) Cf. Chapitre II : Les « Ronds » et les « Dardelantes ».

— La plus près du pouce ! crie un moissonneur de S[te] Baudel.

Enfin, le grand Louis se décide :

— Verse-moi à boire, toi, Guillemot, j'ai soué !

Puis une main sur le cœur, les yeux fixés au plafond, il chante :

Ah ! si l'amour prenait racine
Dans mon jardin j'en planterais,
J'en planterais si long, si large,
J'en f'rais part à mes camarades,
Vive le vin !
Vive le vin ! Vive l'amour !
Et voilà le jour ! (1)

Il ne faut pas oublier que le Berry est un pays de vignes ! S'il ne fournit pas de grands crûs il produit tout de même des vins blancs et des vins gris dont la couleur rubis fait flamber l'œil d'un berrichon, et dont la saveur est des plus agréables. Les vignobles de Sancerre, Quincy, La Châtre, Issoudun, qui nous a donné le *Campo-Forti* dont parle César, sont justement renommés ; aussi les vendanges sont elles fêtées comme il convient :

Beau vigneron plantant sa vigne *(bis)*
La plante à la pointe du jour
Quand la bergère fait son tour.
La belle entra dedans la vigne,
Elle en trouva fort à son goût
Des raisins verts, des raisins doux... etc.

« Dardelantes » et « poiluses » ce jour-là prennent leur volée ! Les « Macchabées » comme on appelle les vignerons à Issoudun (probablement, dit M. de Laguérenne, parce qu'ils forment une nombreuse famille), font défiler tout le répertoire des chansons bachiques : airs de bourrées, chansons de marche, rondes et branles se succèdent au milieu du charivari de la lourde gaieté berriaude, rappelant les festins de nos ancêtres, les Gaulois, animés par le vin de Massalie et chantant leurs hymnes guerriers.

Par une délicieuse fin de journée d'été, je me promenais sur la route de S[t]-Chartier en compagnie de l'aimable curé de Verneuil. Un vigneron, ses outils sur l'épaule, descendait la côte que nous gravissions. Il s'arrêta devant nous, et sa face vermeille, éclairée d'une douce joie, d'un geste large, il désigna les vignes qu'empourpraient les derniers feux du soleil couchant :

— Hein, l'abbé, s'écria-t-il. Yen a t'y encore des chansons là-dedans !...

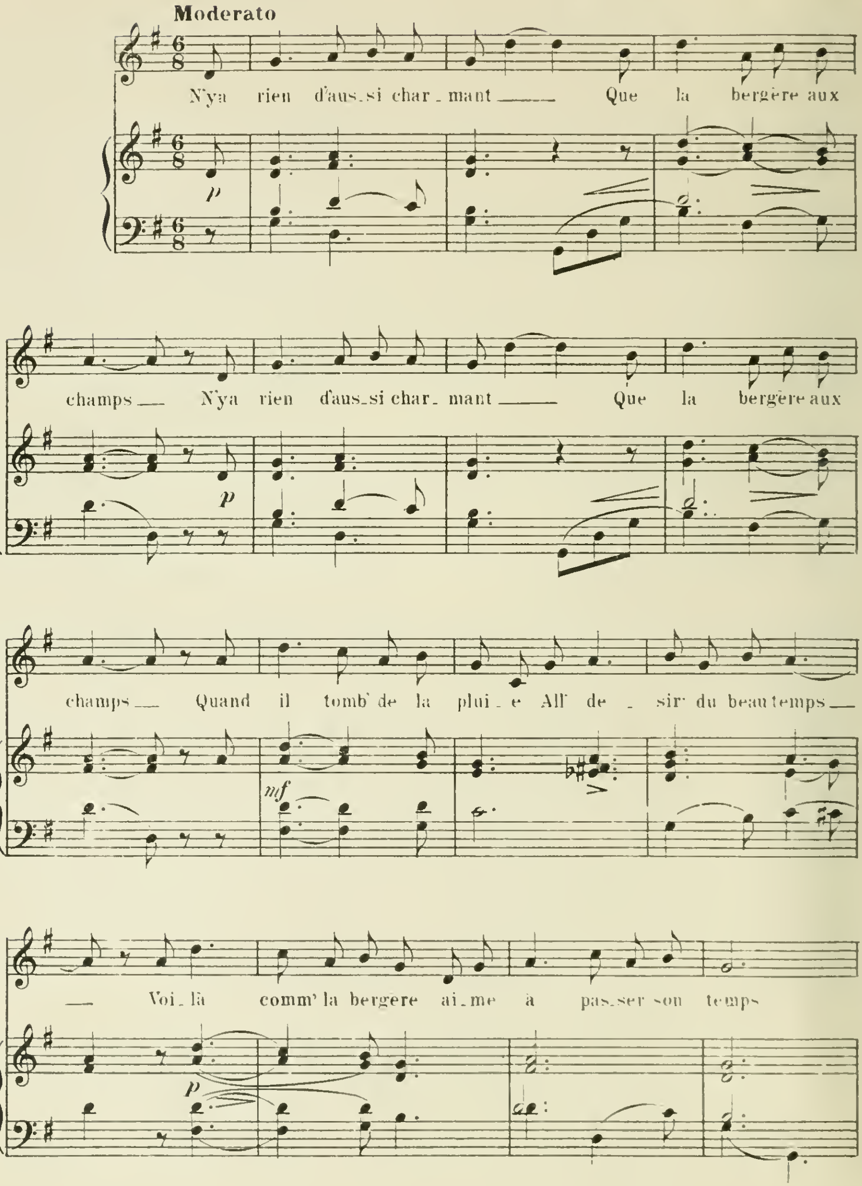
Oui ! Tant qu'il y aura des vignes et des cœurs simples, il y aura des chansons en Berry et dans notre beau pays de France !

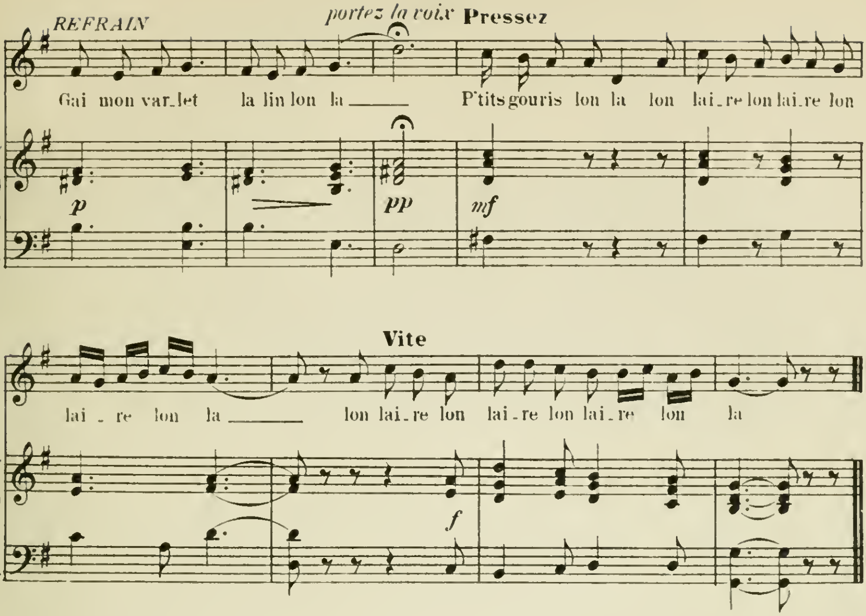
(1) Cette chanson est consignée dans Laisnel de la Salle, mais d'une toute autre façon. Le seul couplet qui s'en rapproche à peu près est celui-ci :

Ah ! si l'amour prenait racine
J'en planterais par tout' ma vigne,
J'en planterais dans mon jardin
Aux quatre coins.
J'en baiserais à ceux câlins
Qui n'en ont point.

LA BERGÈRE AUX CHAMPS

Harmonisée par
Mlle Aimée de Mourgues





2.

Quand la bargère entend
La voix de son galant,
All' prend sa jupe varte
Et son biau cotillon,
All' va ouvrir sa porte
A son barger mignon.

Au Refrain.

3.

Barger, mon doux barger,
Qu'aurons-nous à souper ?
Un pâté d'alouettes,
Un fort joli gâtiau
Et du bon vin d'Espagne
Que j'ai sous mon mantiau.

Au Refrain.

4.

Barger, mon doux barger,
Où irons-nous prom'ner ?
Là-bas, dedans la plaine,
Un beau châtiau il y a,
Nous souperons ensemble
Parlera qui voudra.

Au Refrain.

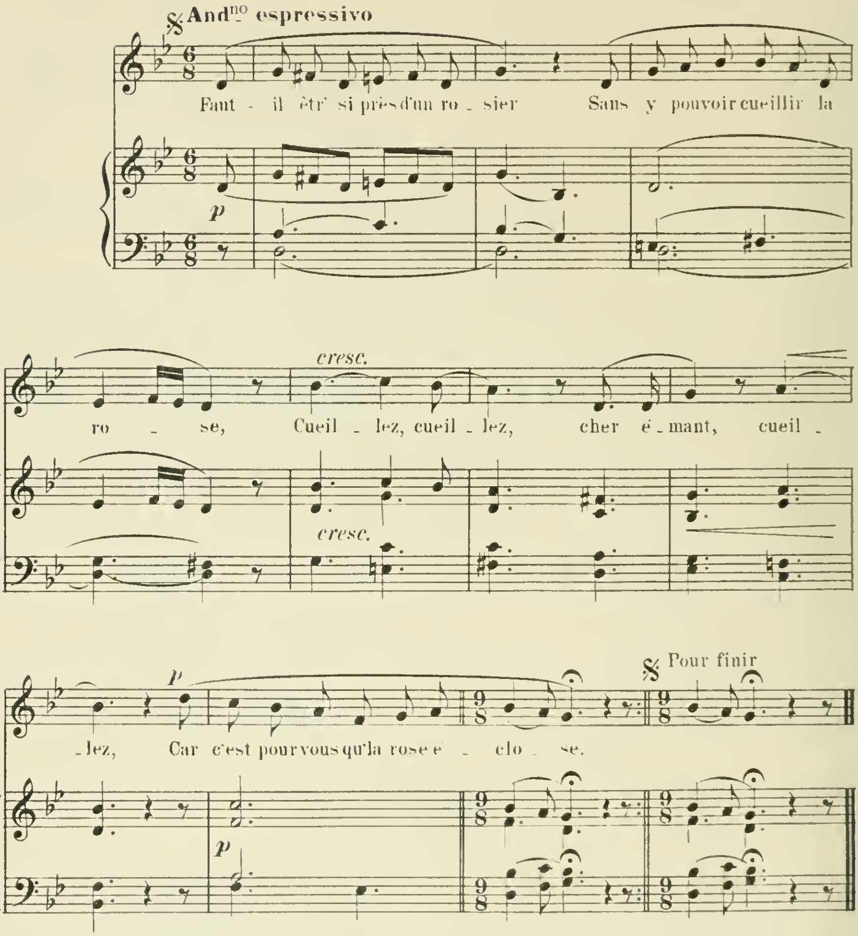
5.

Barger, mon doux barger,
J'entends quelqu'un passer.
Je crois que c'est mon père
Qui vient pour me chercher !
Cachons-nous sous l'herbette
Et laissons-le passer.

Au Refrain.

FAUT-IL ÊTRE SI PRÈS D'UN ROSIER!

Notée et harmonisée par
André Cœdès-Mongin



2.

Faut-il êtr' si près d'un ruisseau
Endurer la soif que j'endure.
Beuvez, beuvez, cher émant, beuvez,
Car c'est pour vous que l'ruisseau coule !

LE FENDEUR

Notée et harmonisée par
André Coedès-Mongin



2.

Le roi vint à passer,
Le roi avec sa fille.
Le roi dit au fendeur :
« Donne-moi donc ta rose ! »
Fendeur, dormez-vous... etc.

3.

Le fendeur dit au roi :
« Pour te donner ma rose,
Pour te donner ma rose
Tu m'donn'ras donc ta fille ! »
Fendeur, dormez-vous... etc.

4.

« Pour te donner ma fille,
Tu n'es pas assez riche,
T'as pas seul'ment vaillant
Sa robe et sa chemise ! »
Fendeur, dormez-vous... etc.

5.

« J'ai deux vaisseaux sur l'eau
Chargés de marchandises.
Yen a un chargé d'or,
L'autre de pierres fines. »
Fendeur, dormez-vous... etc.

6.

« Yen a un chargé d'or,
L'autre de pierres fines,
L'autre qui n'a rin d'dans,
Rin que trois jeunes filles ».
Fendeur, dormez-vous... etc.

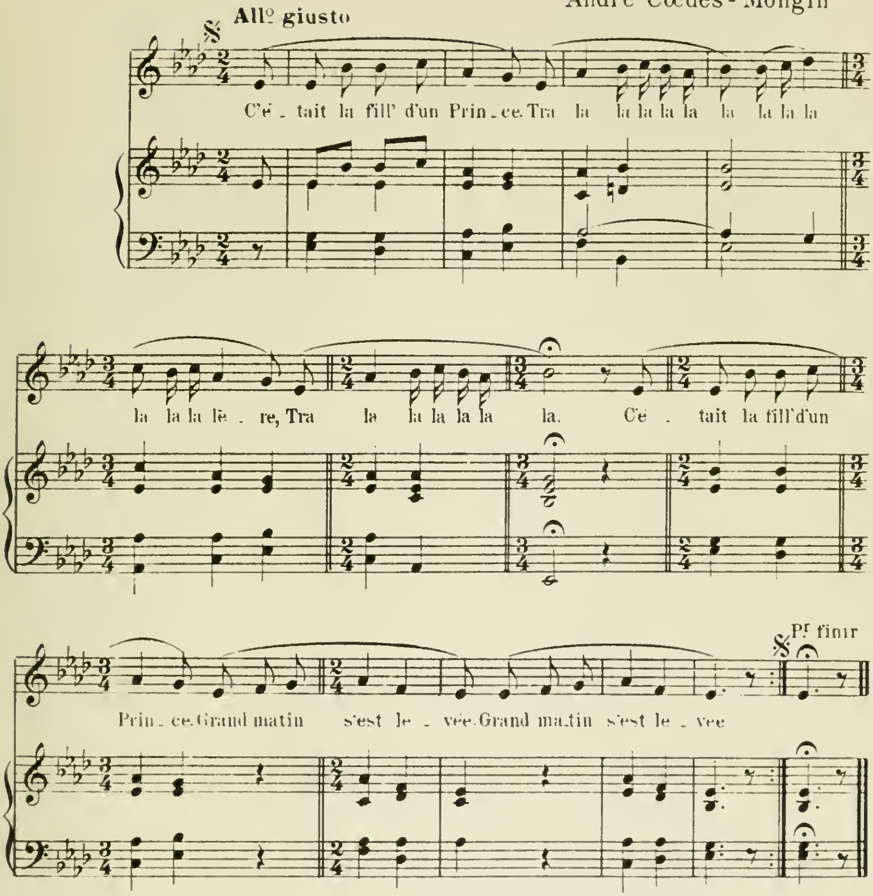
7.

« Yen a un' qu'est ma sœur,
L'autre qu'est ma cousine,
L'autre m'est rin du tout,
J'en ferais ben ma mie ! »
Fendeur, dormez-vous... etc.

LA FILLE D'UN PRINCE

Notée et harmonisée par

André Coedès-Mongin



2.

Se met à sa fenêtre
Tra la... etc.
Se met à sa fenêtre
Pour voir la mer couler. (*bis*)

3.

Elle aperçoit un' barque,
Tra la... etc.
Elle aperçoit un' barque,
Trent' matelots dedans. (*bis*)

4.

Le plus jeune des trente,
Tra la... etc.
Le plus jeune des trente
Chantait une chanson. (*bis*)

5.

La chanson que tu chantes,
Tra la... etc.
La chanson que tu chantes,
J'voudrais ben la savoir.. (*bis*)

6.

Montez dedans nout' barque,
Tra la... etc.
Montez dedans nout' barque
Je vous l'appren*dre*rons. (*bis*)

7.

Ils fir'nt cent lieues en mer,
Tra la... etc.
Ils fir'nt cent lieues en mer,
Sans boir' ni sans chanter. (*bis*)

8.

Mais au bout du centième
Tra la... etc.
Mais au bout du centième,
All' s'est mise à pleurer. (*bis*)

9.

Pourquoi pleur's-tu la belle,
Tra la... etc.
Pourquoi pleur's-tu la belle,
Qu'as-tu donc à pleurer ? (*bis*)

10.

C'est-y ton père ou ta mère,
Tra la... etc.
C'est-y ton père ou ta mère,
Ou ton frère ou ben moué ? (*bis*)

11.

C'est ni mon pèr' ni ma mère,
Tra la... etc.
C'est ni mon pèr' ni ma mère,
C'est ni mon frèr' ni toué. (*bis*)

12.

Je pleur' mon cœur volage,
Tra la... etc.
Je pleur' mon cœur volage
Que vous m'avez ôté. (*bis*)

13.

Pleurez pas tant la belle,
Tra la... etc.
Pleurez pas tant la belle,
On vous le ren*dre*ra. (*bis*)

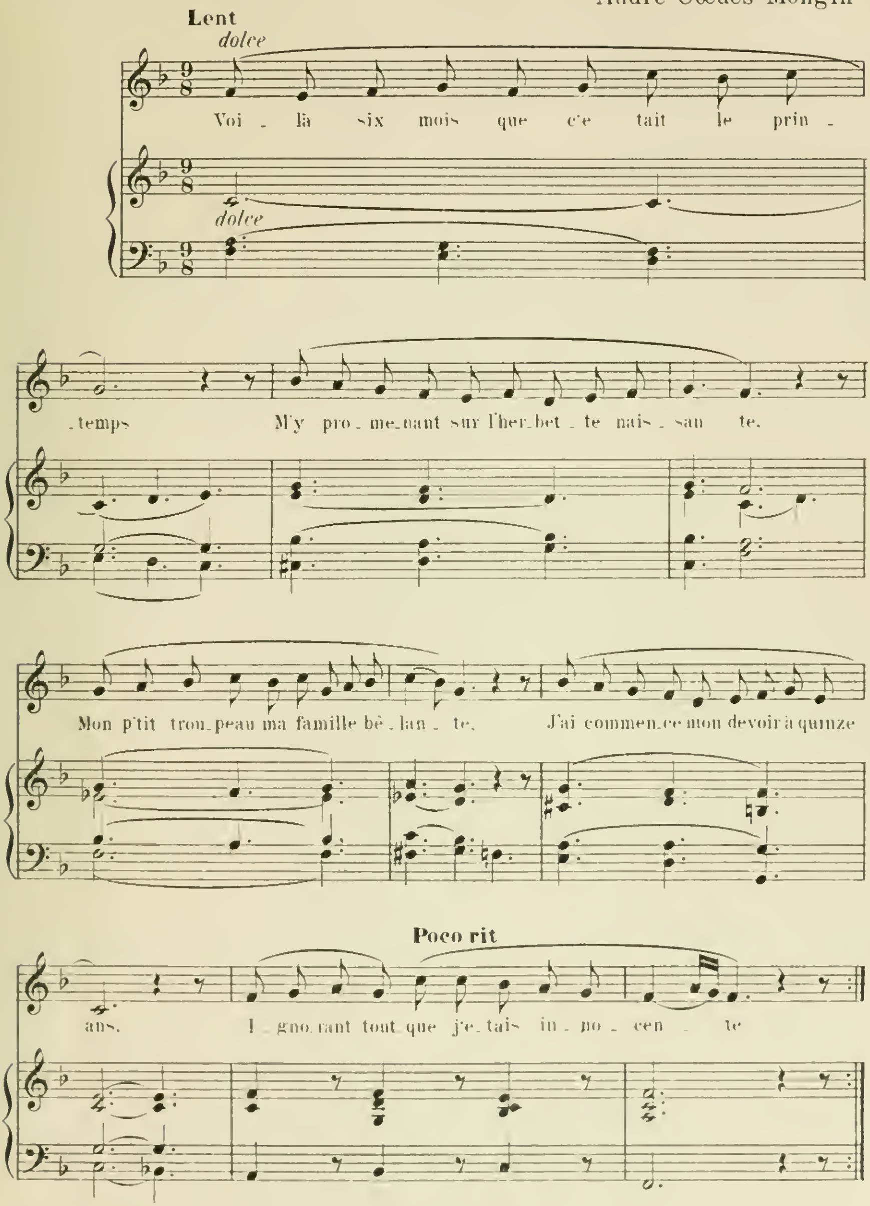
14.

C'est pas un' chose à rendre,
Tra la... etc.
C'est pas un' chose à rendre
Comm' de l'argent prêté ! (*bis*)

VOILA SIX MOIS QUE C'ETAIT LE PRINTEMPS

Notée par Charles Denis

Harmonisée par André Cœdès-Mongin



2.

Ignorant tout jusqu'au point de l'amour
Rien ne m'troublait que l'entre d'ma chaumière
J'allais au bois, j'y restais la dernière
En m'amusant je filais tout le jour
J'y craignais rin que le loup et ma mère.

3.

Par un biau jour Colin vint à passer :
— « Que fais-tu là seulette, ma bergère ? »
— « Je seus ici dans un lieu solitaire,
Sortez-moi donc de ce maudit chemin ! »
— « Donn' moi la main comme si j'étions frère ».

4.

Au lieu du bras il me tendit la main
En me disant les amours les plus tendres.
Ah ! de l'aimer j'aurais dû m'en défendre
J'aurais voulu rallonger le chemin,
Tant que j'avais du plaisir à l'entendre.

5.

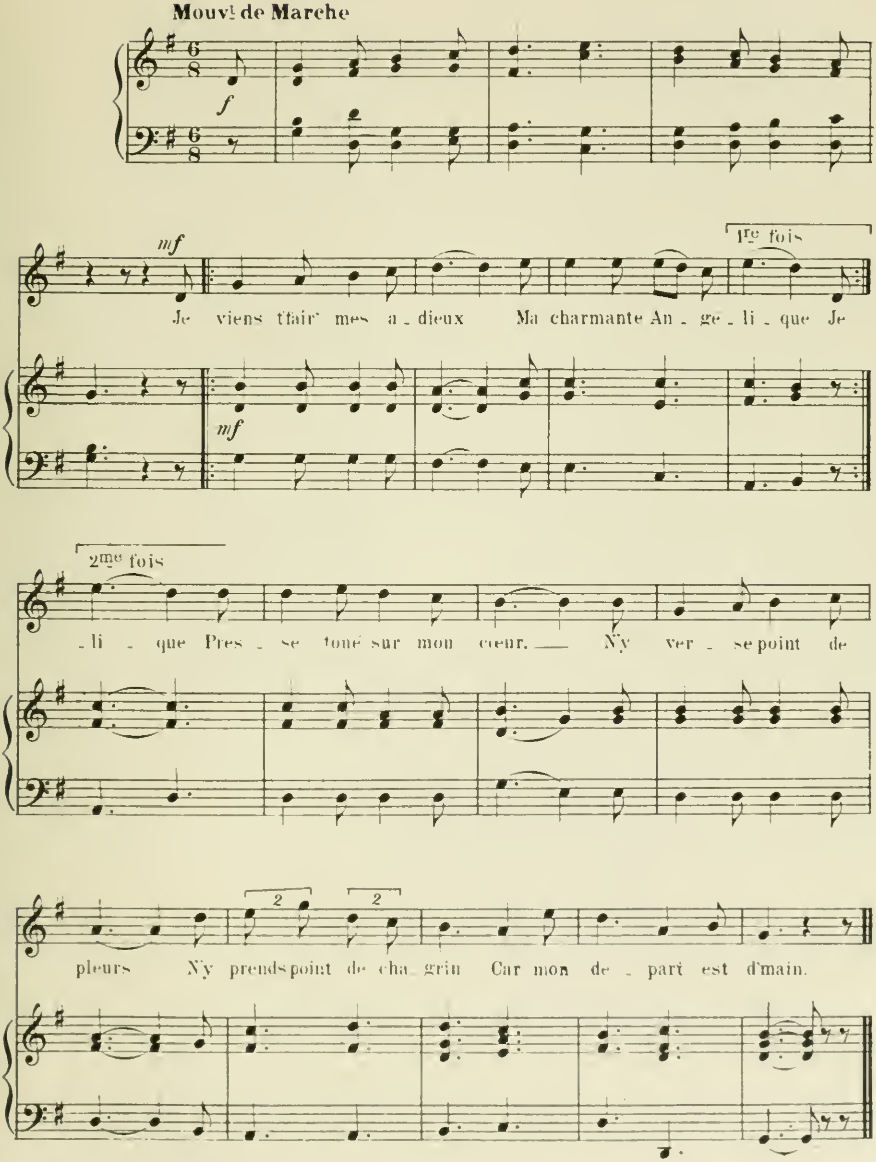
— « Adieu la bell', je te quitte en ce lieu
Pour m'en aller voir une autre bergère.
Elle est là-bas dans ce lieu solitaire,
Toujours disant : viendra-t-il mon amant ?
Je n'ai donc plus que mon chien de fidèle ! »

6.

— « Adieu ingrat, tu me quitt' en ce lieu
Pour t'en aller voir une autre bergère !
Je suis t'y pas aussi fraich' que la rose ?
Tous tes amours sont gravés dans mon cœur !
Faut-il encor' te répéter ces choses ?... »

LA BELLE ANGÉLIQUE

Notée et harmonisée par
Léon Branchet



2.

— Si ton départ est d'main, } *bis*
J'ons une grande envie, }
C'est d'partir avec toué
Au service du Roué
Et de m'y engager
Au rang des guernadiers !

3.

— Si t'veux t'y engager } *bis*
Quitt' tes habits de fille, }
Prends les ceuss d'un garçon,
Demain nous partirons
Et je t'y f'rai marquer
Au rang des guernadiers !

4.

La belle fut sept ans } *bis*
Sans qu'on la recounnaisse ; }
Ben des gens l'argardint,
Parsounn' la r'counnaissint ;
Yavait ren qu'soun amant
Qu'la bijait ben souvent.

5.

Mais au bout des sept ans, } *bis*
V'la la guerr' que s'allume, }
Et dedans un combat,
All' fut blessée au bras ;
All' fut forcée d'avouer :
« Je n'suis point-z'un guerrier ! »

6.

— Si tu n'es point guerrier, } *bis*
Fais nous le donc counnaître }
Montre nous tes blancs seins,
Tes brillantes couleurs...
Nous ne somm's point méd'cins,
Mais nous le voirons ben !

7.

La belle et aussitôt } *bis*
Défit ses épinglettes : }
— T'nez, les v'la, mes blancs seins,
Mes brillantes couleurs !
Vous voyez ben, messieurs,
Que j'seus pas un menteux !

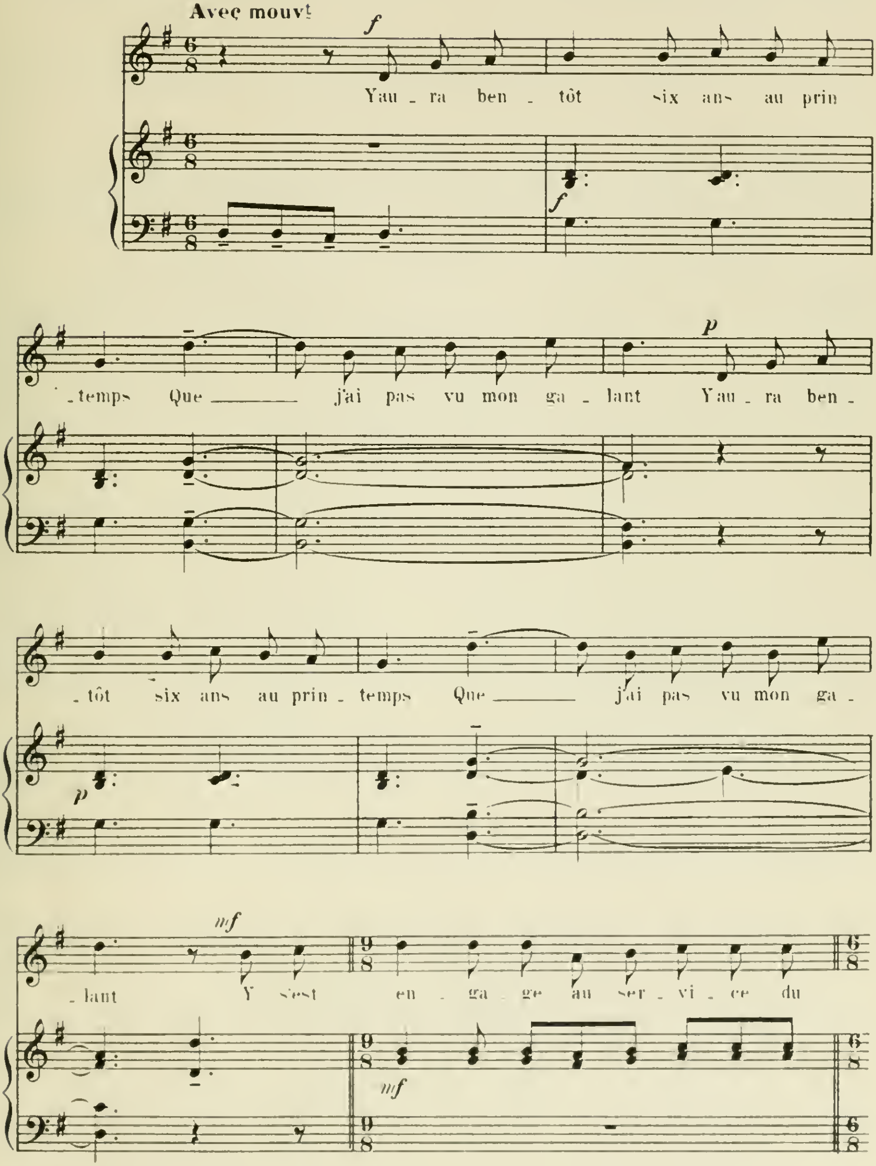
8.

Le commandant lui dit : } *bis*
— Monte là-haut dans ma chambre }
Tiens, v'la cinq mille francs,
Pour toué z'et toun amant,
Allons, les amoureux,
Mariez-vous, tous les deux !

LA PROMISE

Recueillie par Mlle Ponty

Notée et harmonisée par
Francisque Darcieux



A. 89(7) B.





2.

Au bout de sept ans tout au plus, } *bis*
Mon galant est revenu.
Il frappa trois coups à la port' de cheux nous :
« Ma mie, y êtes-vous ? »
Mon père y dit à l'instant :
« Ma fille alle est aux champs,
Seriez-vous son galant ? »

3.

Sans attendre un plus long discours, } *bis*
S'en va trouver ses amours...
Là-bas, sous l'ormeau, all' filait son fusiau,
Et gardait son troupiau :
« Bonjour, l'amie de mon cœur,
Reçois tout's mes faveurs,
Je suis ton serviteur ! »

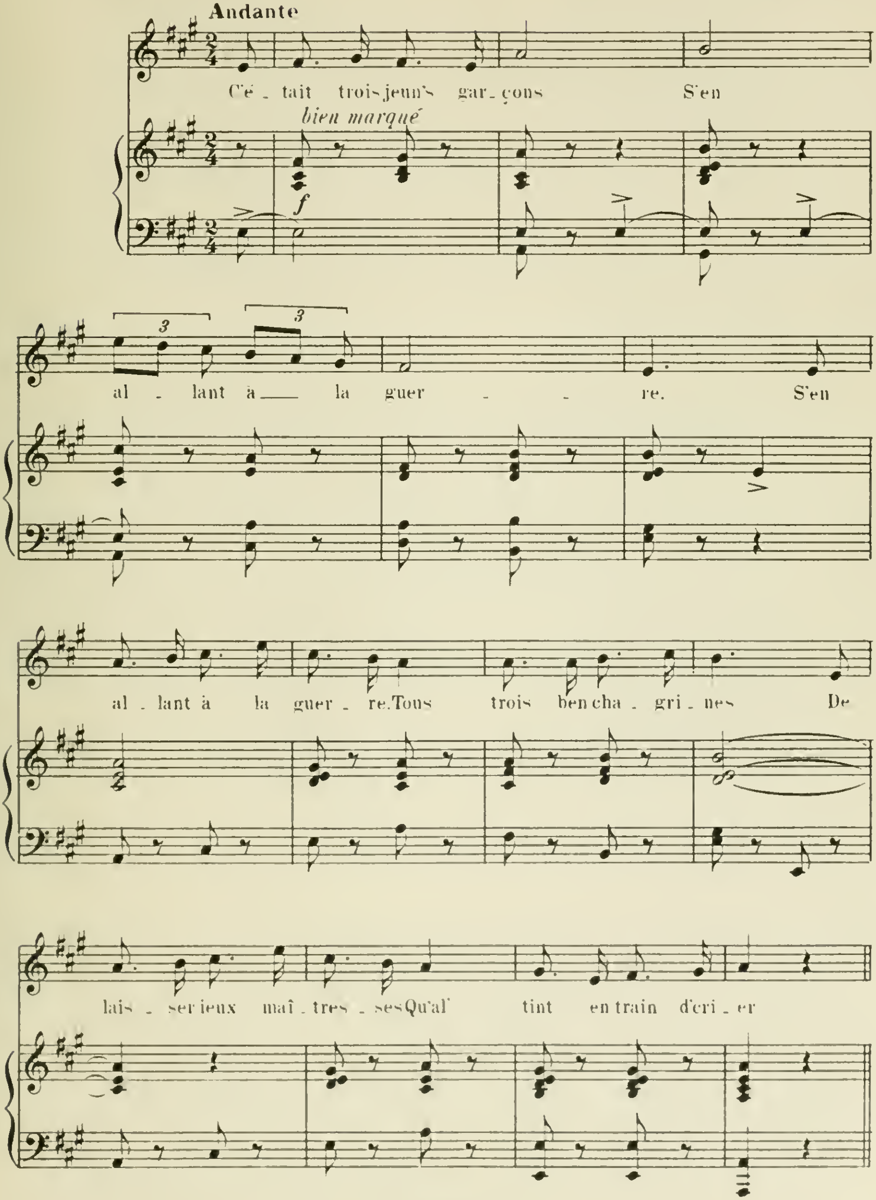
4.

« Artirez-vous, monsieur, je vous prie, } *bis*
Vous n'êtes pas mon ami ! »
« Ma belle en partant, j'étais qu'un paysan,
Mais ya ben du sang'ment !
Maint'nant me v'la revenu
Tout armé, équipé,
Comme un vrai guernardier !

LE RETOUR DU CONSCRIT

Recueillie et notée par
Mlle Ponty

Harmonisée par
Mlle Aimée de Mourgues



2.

Le plus jeune des trois
Y r'grettait ben la sienne.
Y r'grettait ben la sienne,
Il avait ben raison ;
C'était la plus gent' fille
Qu'était dans le canton.

3.

Le jeun' garçon s'en va
Trouver son capitaine :
« Bonjour, mon capitaine,
Je viens qu'ri mon congé
Pour aller voir Françoise,
Qu'alle est en train d'crier ! »

4.

Le jeun' garçon s'en va
Tout dret de chez son père :
« Bonjour, chers père et mère,
Frères, sœurs, chers parents !
Je viens voir ma Françoise
Que mon cœur aime tant ! »

5.

Son père y lui répond
D'un air tout en tristesse :
« Françoise, ta Françoise,
François' n'est plus ici !
Son corps il est en terre,
Son âme au Paradis ! »

6.

Le jeun' garçon s'en va
Tout dret dessus sa tombe :
« Françoise, ma Françoise,
Françoise, réponds-moi !
Avant que je m'en aille
Au service du Roi ! »

7.

Le jeun' garçon s'en va
Trouver son capitaine :
« Bonjour, mon capitaine,
Me voilà de retour.
Puisque Françoise est morte,
Je servirai toujours ! »

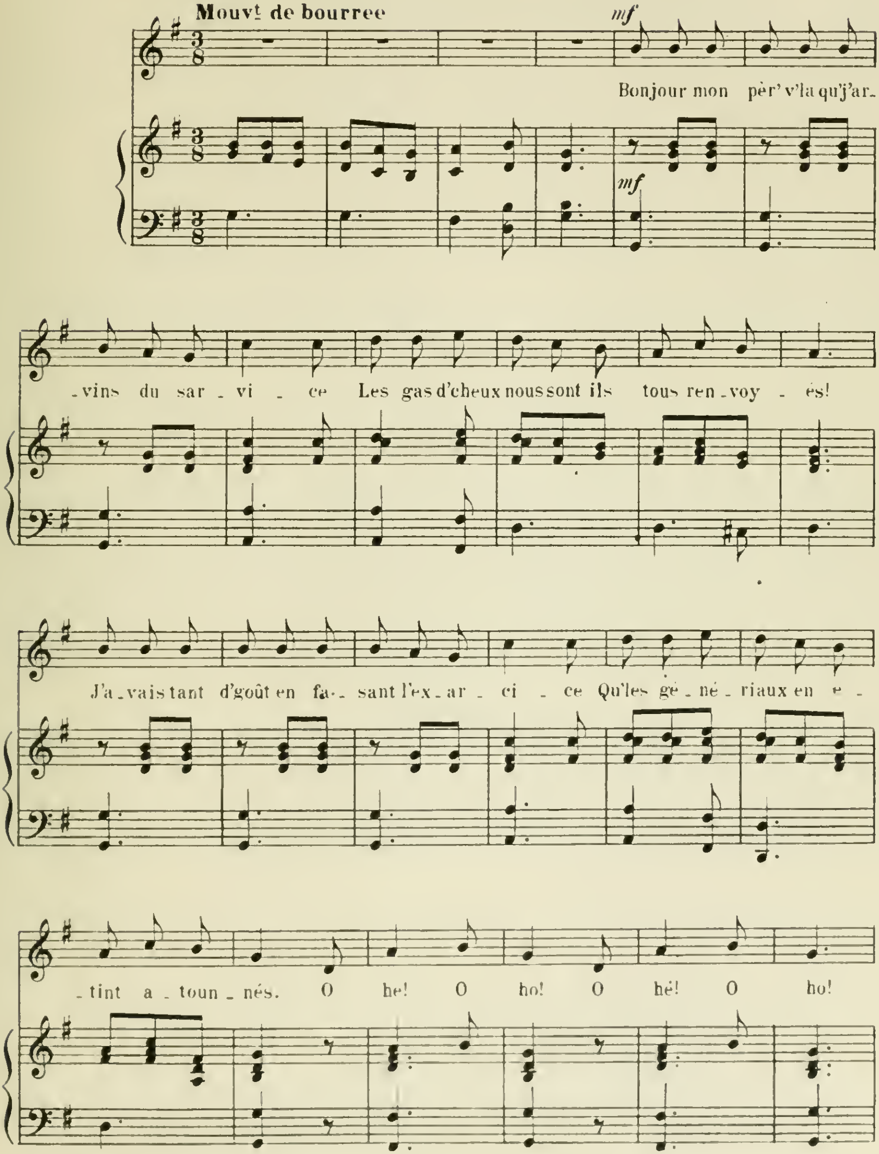
8.

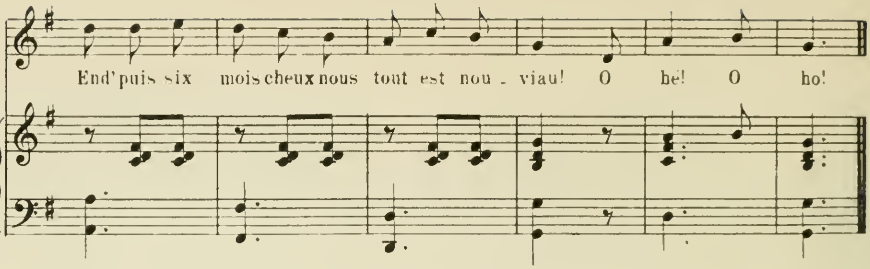
« Oh ! mon jeune garcon,
T'en trouveras ben d'autres,
T'en trouveras ben d'autres
De toutes les façons,
Des noir's et pis des blondes
Sur le pont du canton ! »

OHÉ! OHO!

Recueillie par M. Duranton

Notée et harmonisée par L. Branchet





2.

C' qui m'plasait l'pus dans l'état militaire,
C'atait l'Emp'reur anvec ses génériaux
Qu'avint des habits qu'arluisint, mon père,
Qu'les grous seigneurs en ont pas des pus biaux !

Au Refrain.

3.

J'arcounnais pus nout' fumier, ni nout' grange !
V'avez donc fait arracher l'grous ormiau ?
C'est atounnant en six mois coumm' tout sange,
A nout' grand puits qu'on peut y tirer d'l'iau !

Au Refrain.

4.

J'vois pas ma sœur, là qu'alle est don fourrée ?
A dounn' queupart à manger aux pourciaux !
Anvec soun houmm' s'a-t-ell' ben rencontrée !
J'cours à mes bœufs et j'cours à mes p'tits viaux !

Au Refrain.

5.

— Tes bœufs, mon gars, sont pus dans nout' étable !
J'les ons vendus à nun marchand manciau.
Quand j'avons su qu'y z'allint à l'harbage,
J'ons t'y pleuré ceux pour' p'tits annimiaux !

Au Refrain.

6.

— V'avez vendu ceux p'tit's bêt's si mignounnes
Qu'a bougint pas pu que l'meure et l'ariot !
Qu'avint d'l'esprit ben pir' que des parsounn's...
J'ons t'y chagrin d'mon Rondin, d'mon Beugnot !

Au Refrain.

7.

— J'vois pas ma mèr', qui qu'alle est parti' faire ?
A-t-ell' toujou son grand mal d'estoumac ?
A-t-ell' toujou son grand mal d'ordinaire ?
Quand ça v'nait d'l'iau, ça sarvait d'armanach !

Au refrain.

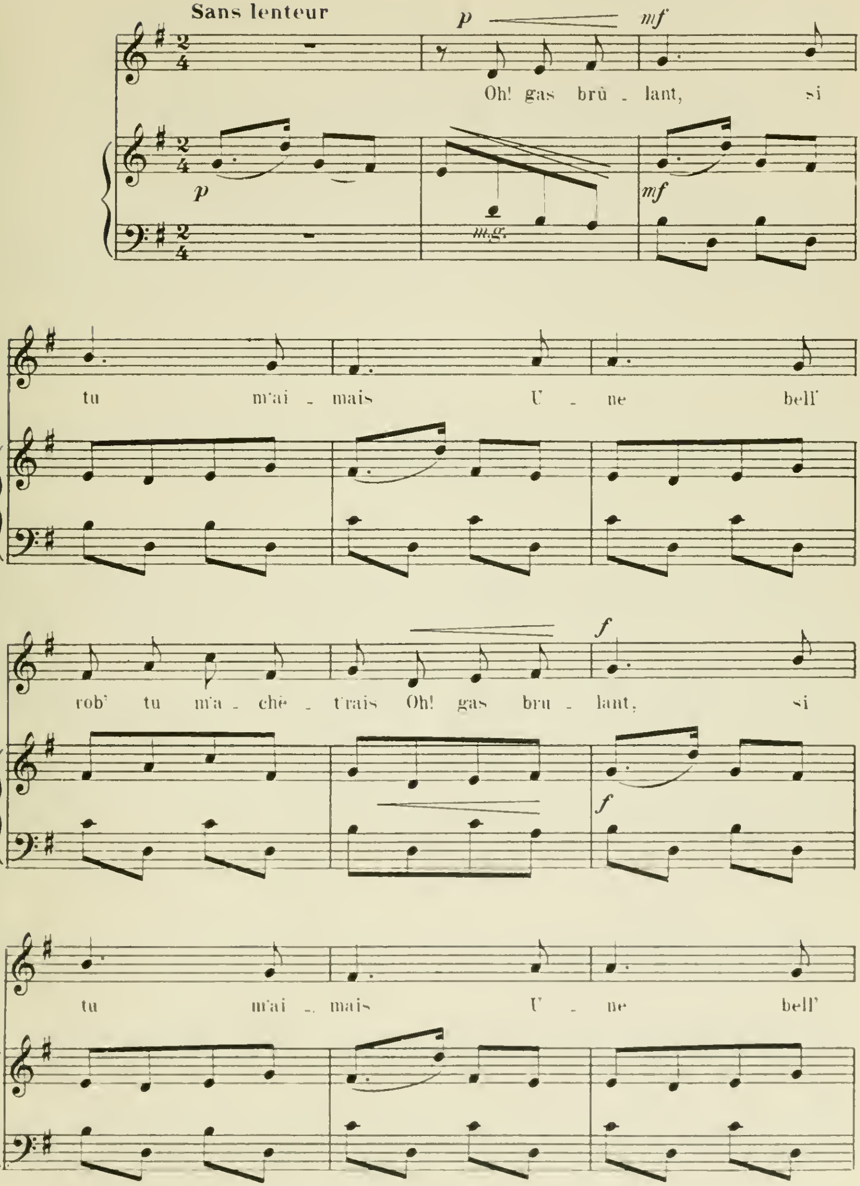
8.

— Ah ! mon pour' gars, parl' moué point d'ta pour mère.
Ça s'ra ben yell' qui nous ruin'ra tertous !
Tous les six mois, j'vas cheux l'apothicaire...
Y m'en emmanche à chaqu' fois pour trent' sous !

Au Refrain.

LE GAS BRÛLANT

Notée et harmonisée par
Francisque Darcieux

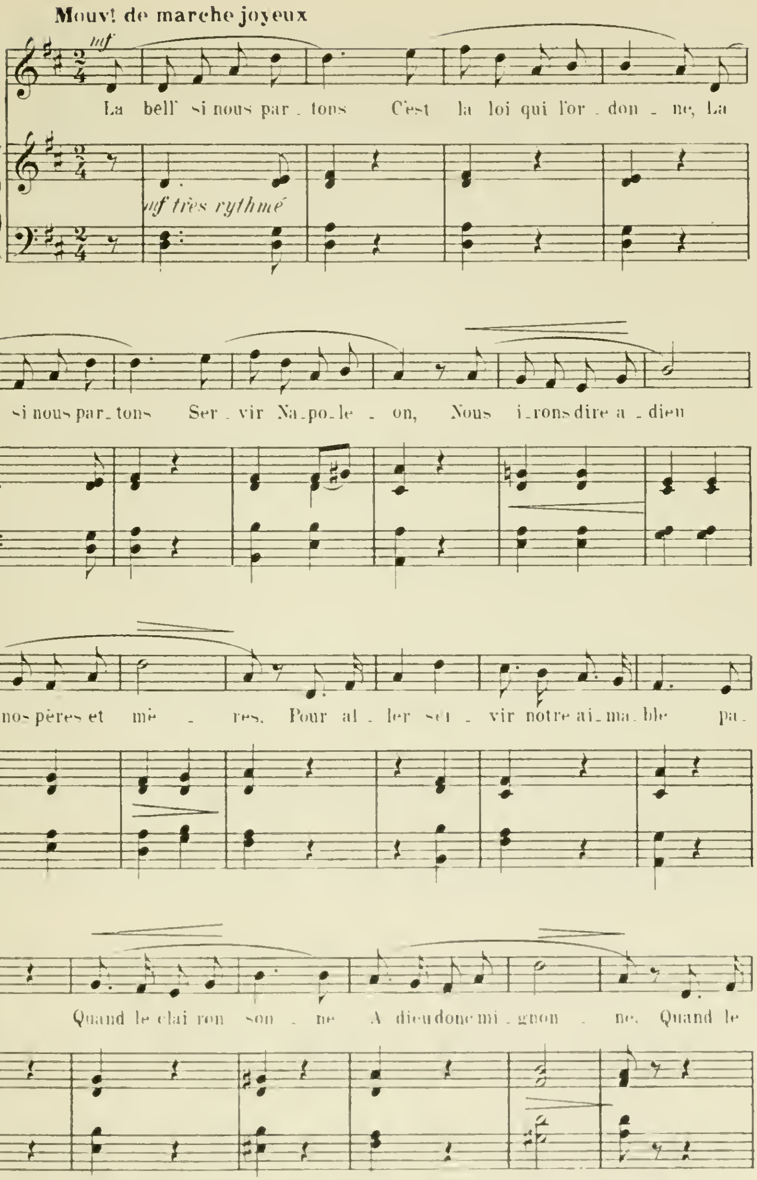




(1) *On peut allonger les couplets à l'infini en passant en revue tous les "affutiaux" dont une paysanne coquette se pare habituellement*

LA CHANSON DU GRENADIER

Notée et harmonisée par
André Cœdès-Mongin





2.

La bell' si tu voyais,
Notre ordonnanc' de guerre !
La bell' si tu voyais,
Le drapeau des Français.
C'est le commandant
Qui marche à la tête,
C'est les grenadiers
Qui marchent les premiers.

Au Refrain.

3.

Beau maréchal de camp
Fait's avancer vos troupes,
Beau maréchal de camp
Fait's les mettr' sur trois rangs,
Voyez comme ils sont fiers,
Voyez quelle assurance
Ils s'en vont cueillir
Des lauriers pour la France !

Au Refrain.

4.

Voilà minuit sonné
Battez la générale,
Voilà minuit sonné
C'est pour nous éveiller.
Allons donc soldats,
Encore une alerte !
Et c'est l'ennemi
Qui marche jour et nuit.

Au Refrain.

5.

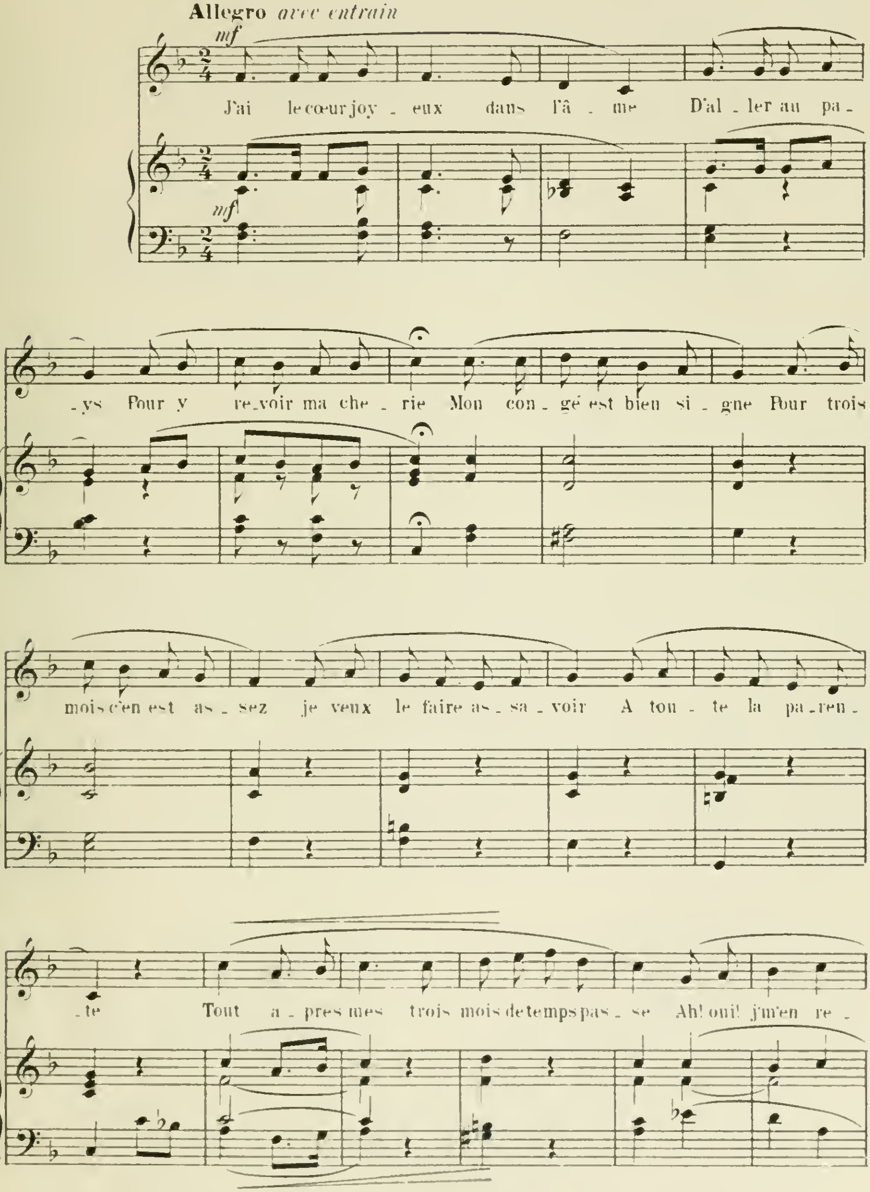
Cher émant si tu t'en vas,
Cher émant que mon cœur aime,
Cher émant si tu t'en vas
Mourir dans les combats,
Je ferai dir' des messes,
Des mess's et des prières
Pour te préserver
Cher émant, du danger.

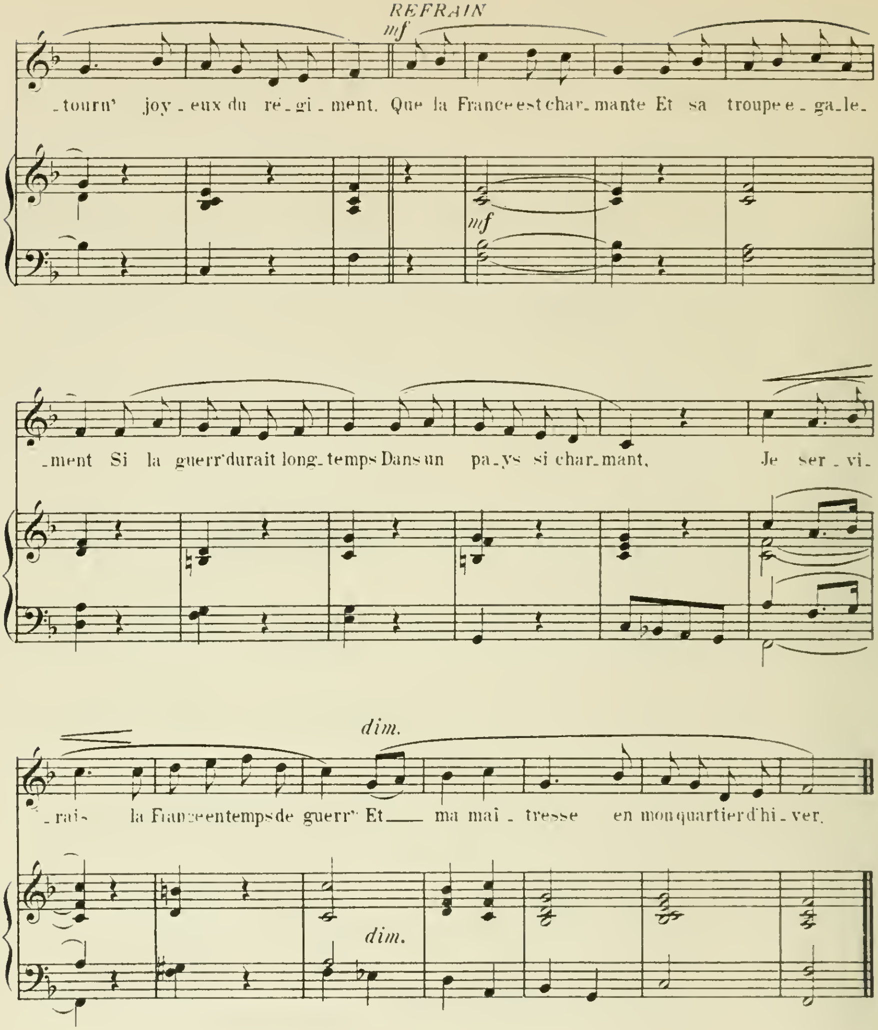
Au refrain.

MARCHE DES GAS DE LA CHÂTRE

Recueillie par M. Montu
Notée par Ch. Denis

Harmonisée par
André Cœdès-Mongin





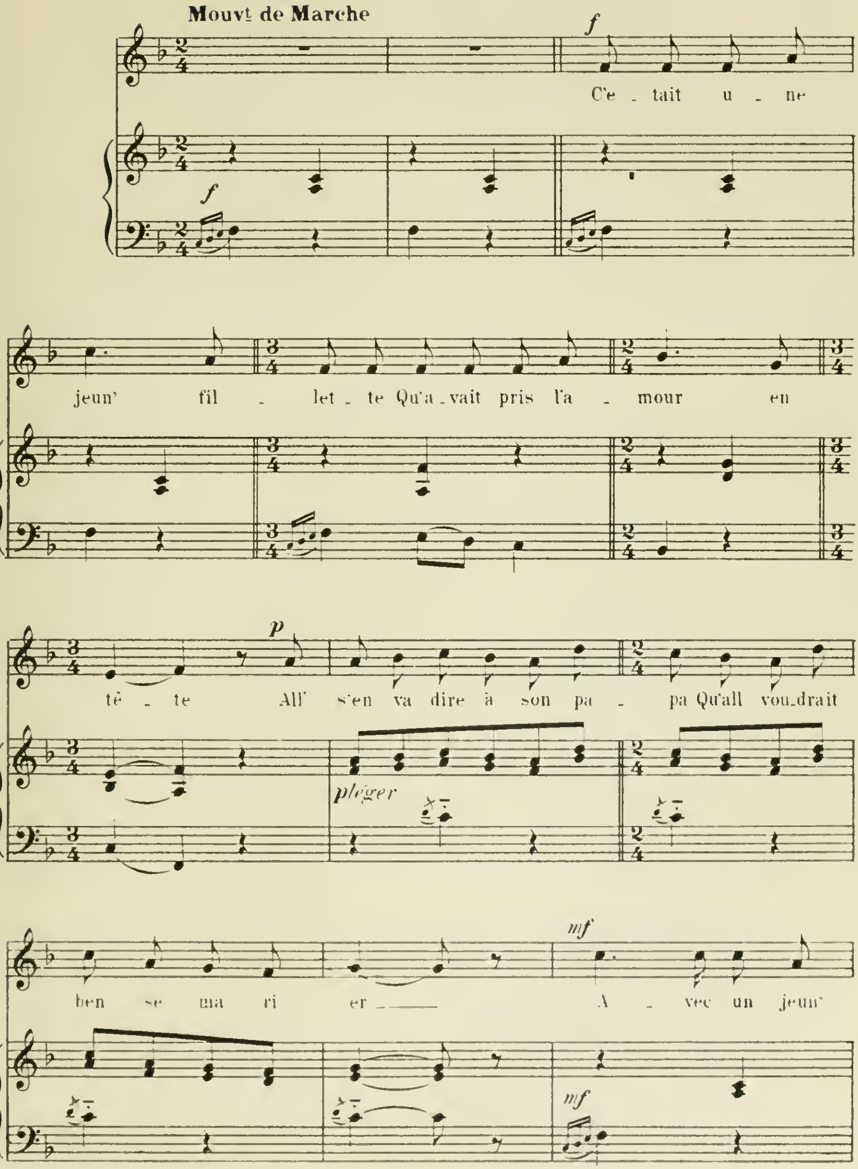
Y m'avont bien mis en route
Etant fatigué,
N'ayant point d'souliers aux pieds ;
Y m'avont bien fait coucher
Sur la plume de cinq pieds,
Oh ! pour moi quell' cruauté
De m'y voir si mal couché.
Oh ! va ! Oh ! va ! si j'attrap' mon congé,
Non, non, jamais j'y retourne à l'armée ! *Au refrain*

3. J'ai fait bouillir la marmite
Dans un trou de terre,
Avec du bois sec et vert,
J'ai bien mangé du jambon,
Du pain noir d'amounition,
J'ai bien couché su l'lit d'camp
Avec tous ces bons enfants !
Les fill's, les femm's a nous ont bien aimé,
Car y en avait qui suivaient not' armée ! *Au refrain*

4. J'ai bien fait la sentinelle
Face à l'ennemi,
Baïonnette à mon fusil.
Oh ! J'ai bien roulé mon corps
A travers tous ces corps morts,
Mon sac en est tout percé
Par les bombes et les boulets,
Et mon habit est tout rempli de trous.
Mais Dieu, merci ! Je m'en retourn' chez nous ! *Au refrain*

LE JEUNE VOLONTAIRE

Notée et harmonisée par
Francisque Darcieux





2.

Son papa y lui répète :
« Vous êt's encor' trop jeunette,
Et attendez encore un an,
Et vous finirez vos quinze ans.
Je vous marierons peut-être,
Ronflant... etc. »

3.

La bell' n'attend pas tout cela
Va trouver son capitaine :
« Oh ! bien l'bonjour, mon capitain',
Je viens ici pour m'engager,
Avec un jeun' volontaire,
Ronflant... etc. »

4.

L'capitaine y la regarde :
« Vous m'avez l'air, camarade.
Oh ! mais dedans nout' régiment,
Nous n'avons que des bons enfants !
J'aimons pas ceux barbes fines,
Ronflant... etc. »

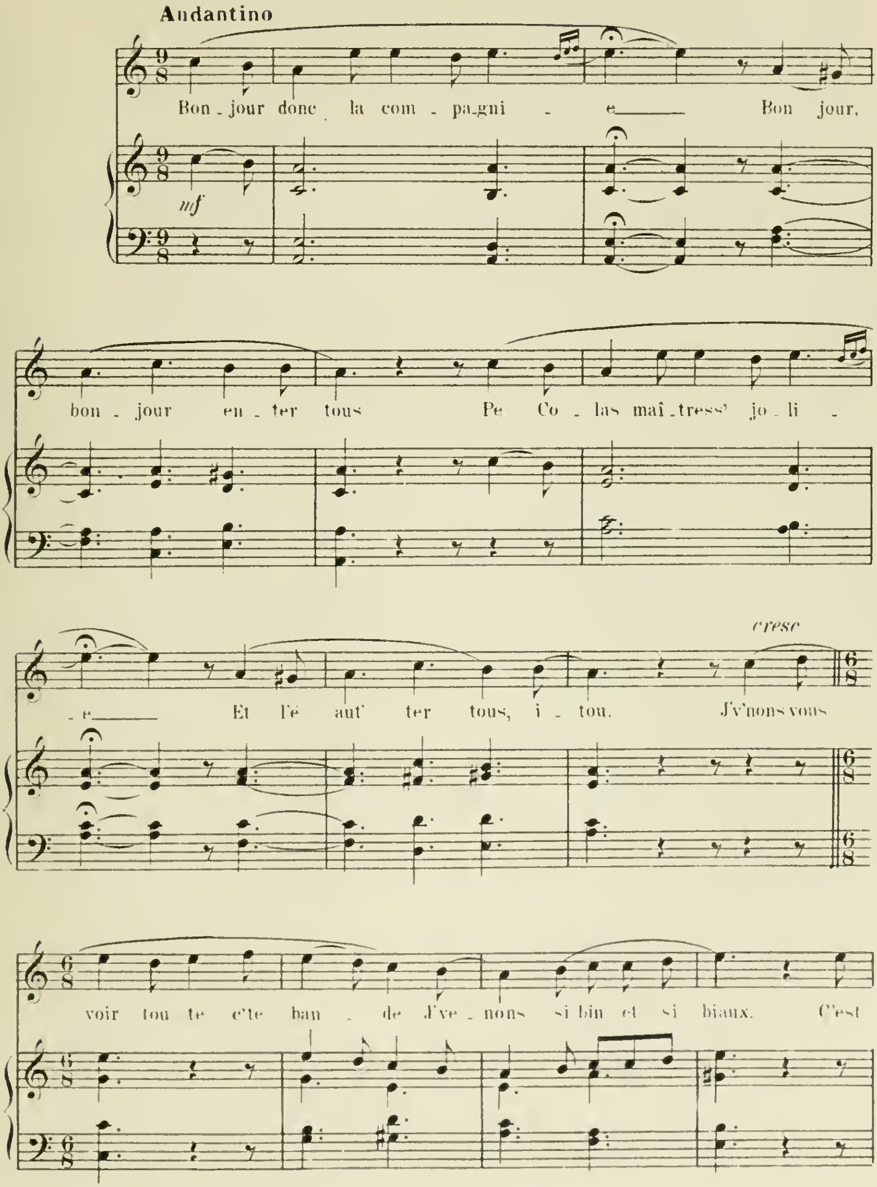
5.

« Quoique j'ay' la barbe fine,
R'gardez, j'ai encor' bonn' mine.
Oh ! qu'non me mett' les arm's en main
Et qu'non m'envoye aux Autrichiens...
J'y ferai ben la conduite,
Ronflant... etc. »

LA DEMANDE EN MARIAGE

Recueillie et notée par
L. Farge

Harmonisée par
André Cœdès-Mongin





2. A vous, bonjou, maît' Pierrette,
Comment y vont tous cheux vous ?
Pé Colas, la mé Nannette
Et les aut' tertou itou.
Tapez-vous su c'te bancelle,
Fait' assiésé vout' grand gars ;
Qu'i nous baille des nouvelles
D'tout vout' mond' de par là-bas !

3. Fait' esscuse à moun hardiesse,
Moi j'eum' pas les embarras ;
V'lez ti dounner vout' drôlesse
En mariage à nout' grand gars ?
Al' y baill' dans la voyure,
A l'eumer si ben, si biau,
Qu'all y voit sa portraiture
Dans les yeux à nout' tauriau.

4. Nout' fille a tir' ben les vaches,
A sait ben fai' bouer' les viaux,
Ariez l'soir a les attache
Pour fair' manger nos igniaux.
C'est ben z'ell' qui fait la soupe
Aux char'riers et aux batteux,
Ariez elle qui la coupe
Enter' tous nos moissonneux.

5. Pour la Margot, ma grandine,
C'est pas pour vous la bouzer
La drôlesse al' est ben fine
Pour coud', ariez pour filer,
La gaillarde al' est pas bête
Pour rabiller un sarriau,
Mett' des boutons à des guêt'es,
Ariez, y mette un vanniot.

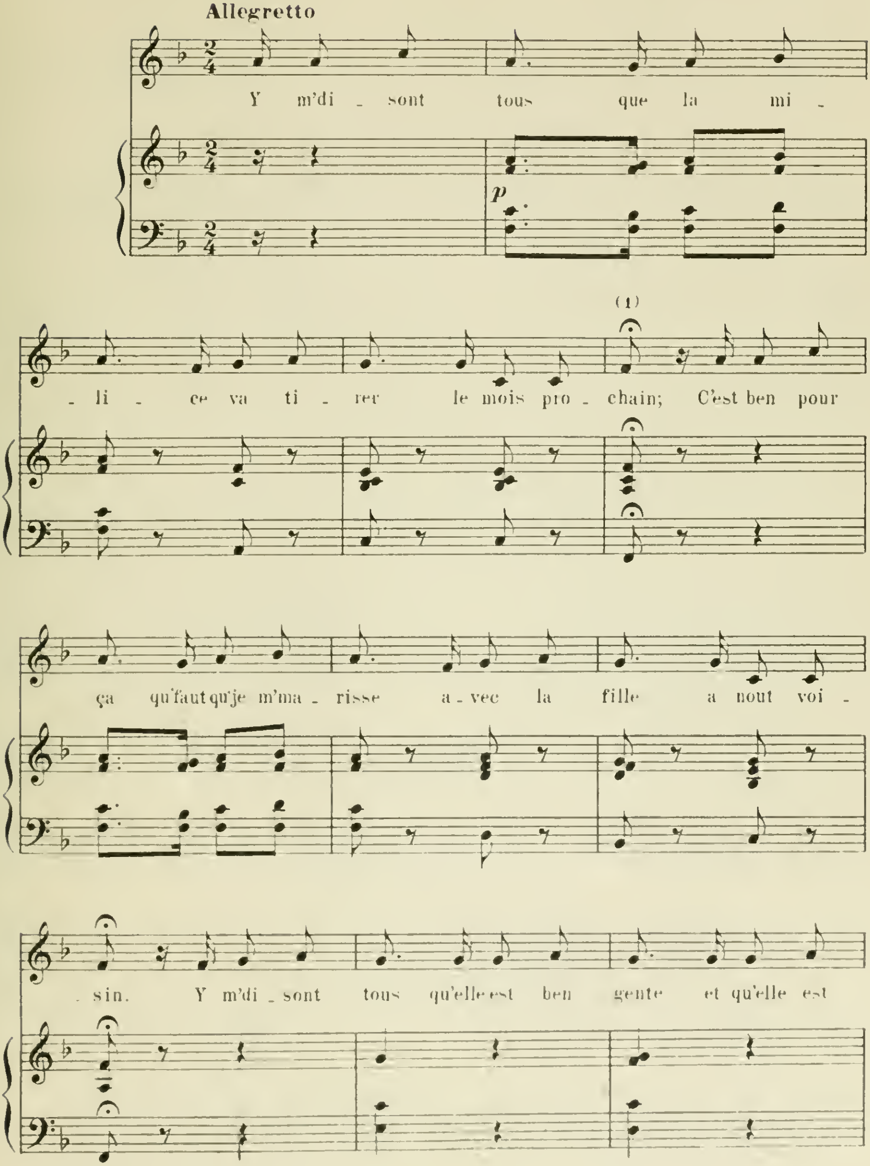
6. Nout' richesse al' est pas forte,
Comm' vous j'somm' des p'tits fermiers !
Mais nout' gars y vous apporte
Deux bons bras pour travailler.
D'yeu marier, y sont en âge,
Tous deux, j'cré, y s'eumont ben !
Faut donc que le mariage
Y s'fasse le mois prochain.

7. Ariez, pour que rin s'démanche,
Dré c'soir allons cheux l'Curé...
Les bans publierons dimanche,
Ça s'ra pus vit' terminé...
C'est y vout' avis, maîtresse ?...
Et ben quoi ? v'là qu'vous pleurez !
Bah ! fait' vous pas de tristesse,
Savez ben qu' faut s'séparer !...

8. Quoiqu' ça nous fass' ben d'la peine
D'voir parti' nout' fill' d'cheux nous,
J'nous consolons, moun Etienne,
D'savoir qu'al' renter' cheux vous !...
Bon d'là d'gars, j'te dounn' ma fille,
Top'là... bon... ça y'est, mon vieux.
Vous f'rez eun' gente famille,
Soyez bénis du Bon Ghieu.

LES PLEUMES DE BOEUF

Notée et harmonisée par
André Coedès-Mongin





(1) *Les points d'orgue doivent etre longs.*

2.

All' port' des coiff's de dentelles
Pour gourgandiner au bal.
Un' gent' fill' qui va si belle,
Un beau jour, ça tourne mal.
Les gars qui dansent, la plaisantent
Et la bij'nt su l'bout du musiau.

Au Refrain.

3.

Un beau mossieur de la ville
Habillé en fignoleux
S'en vint visiter c'te fille
Comme en manièr' d'amoureux.
Y t'la vire, y t'la tourmente,
Y t'la retourn' comme un sanciau...

Au Refrain.

4.

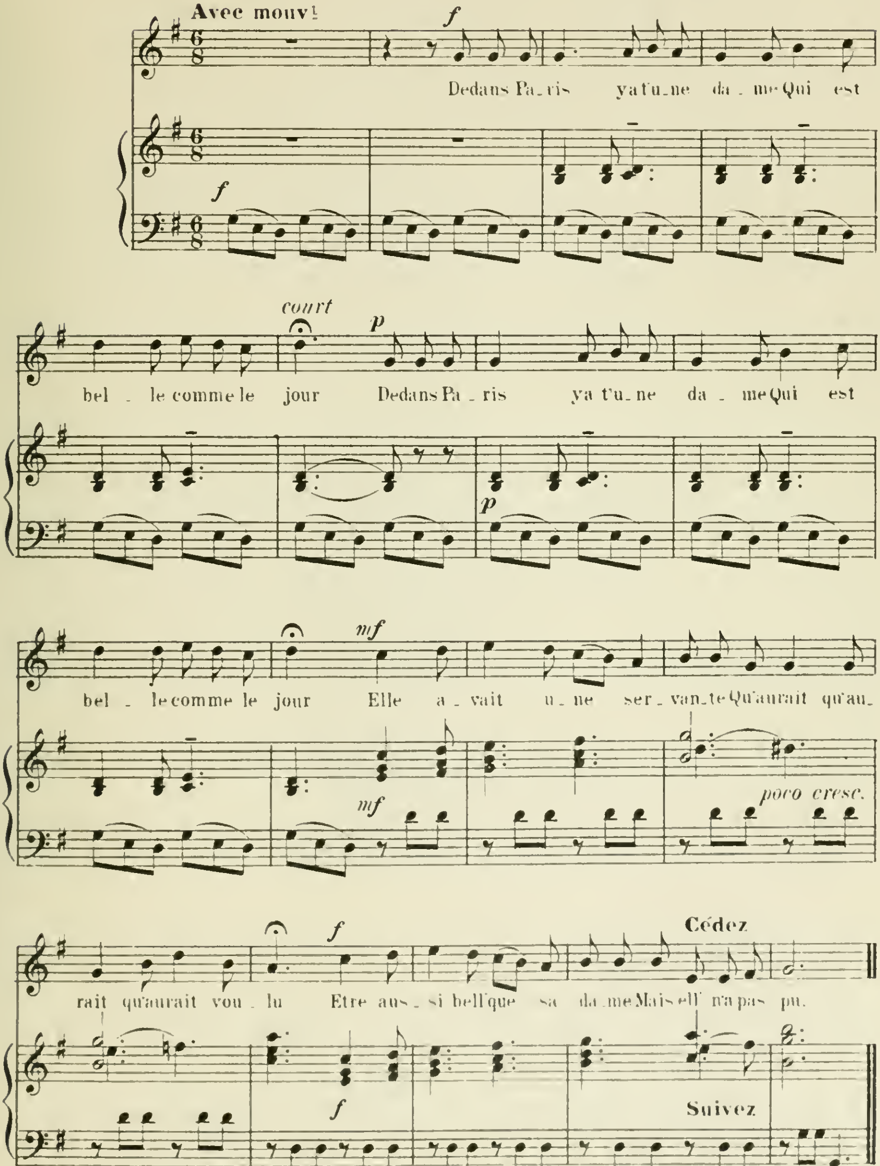
Buvons donc, mon ami Gilles,
C'est le cadet d'nout' souci
Pourquoi se fair' de la bile
Et s'bournager l'cœur ainsi !
A table mon âme est contente
Et quand ej bois du vin nouviau...

Au Refrain.

J' me fich' pas mal qu'alle m'en plante
Cinq à six pint's sous mon chapiau !

LA SERVANTE QUI VEUT SE FAIRE AUSSI BELLE QUE SA DAME

Notée et harmonisée par
Francisque Darcieux



A. 39(16) B

2.

Ell' s'en va chez l'apothicaire : } *bis*
— « Monsieur, vendez-vous du fard ? }
Et combien l'vendez-vous donc ?
— « Je l'vends, je l'vends deux écus l'once ».
— « Donnez m'en un' demi-once
Pour un écu ! »

3.

— « Quand ce sera pour vous farder, } *bis*
Prenez garde à n'pas vous mirer. }
Eteignez votre chandelle,
Barbou, barbou, barbouillez-vous,
Le lend'main vous serez belle
Comme le jour ! »

4.

Mais ce n'fut pas le matin-jour, } *bis*
La belle prit ses beaux atours, }
Elle prit sa jupe verte,
Son blanc, son blanc, son blanc corset,
S'en va faire un tour de ville
Sans se mirer.

5.

Au bout d'la ville, ell' rencontra } *bis*
Son galant qui lui dit comm' ça : }
— « Où vas-tu, franche coquette,
Si bar, si bar, si barbouillée ?
Tu ressembl's au ramoneur
De cheminée ! »

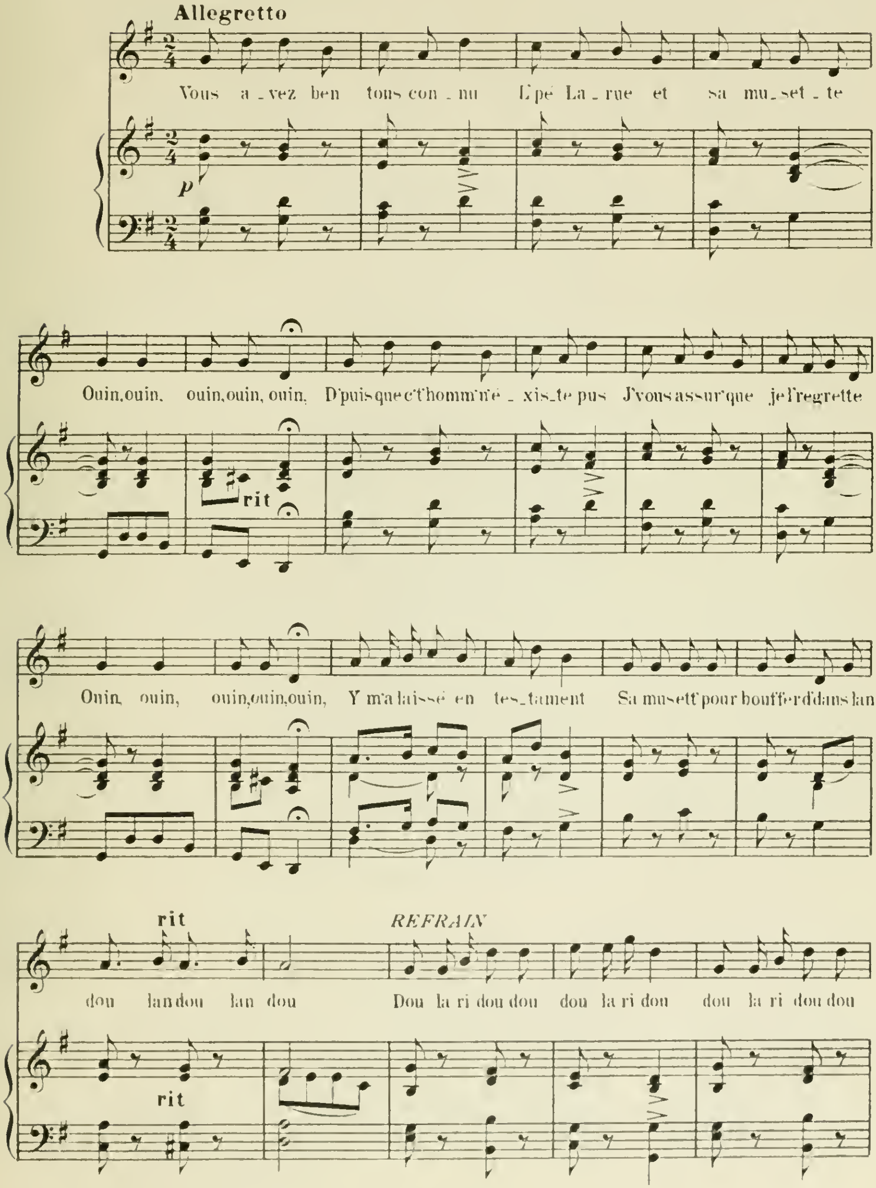
6.

Ell' s'en va chez l'apothicaire :
— « Monsieur, que m'avez-vous vendu ? » } *bis*
— « J'vous ai vendu du cirage }
Pour ci, pour cirer vos souliers,
Car ça n'appartient qu'aux dames
De se farder ! »

LE CORNEMUSEUX D'MARMIGNOL

Notée par
Mme Hugues Lapaire

Harmonisée par
Melle Aimée de Mourgues





2.

J'ons un' nouvell' piau d'mouton
Pour orner nout' cornemuse
Ouin, ouin, ouin, ouin, ouin,
Yaura pus qu'les deux batons
Qu'sont en bois d'cormier ben use
Ouin, ouin, ouin, ouin, ouin,
Malgré ça j'la chang'rais pas
Pour cell'-la du pèr' Lucas,
Landou, landou, landou.

Au Refrain.

3.

Ej'seus composeux d'chansons,
J'ons la mémoir' ben heureuse,
Ouin, ouin, ouin, ouin, ouin,
J'en faisons sur les buissons
Et sur les roses mousseuses,
Ouin, ouin, ouin, ouin, ouin,
Sur les charmes de Jeanneton
Et la vertu de Margoton,
Landou, landou, landou.

Au Refrain.

4.

J'ons un' femm' depuis queuqu' mois
Que m'suit partout dans la fête,
Ouin, ouin, ouin, ouin, ouin !
La jalous'té vient queuqu' fois
Y troubler les sangs d'la tête,
Ouin, ouin, ouin, ouin, ouin !
Alle a ben tort de s'déranger,
Les fumell's v'lont pas m'manger,
Landou, landou, landou.

Au Refrain.

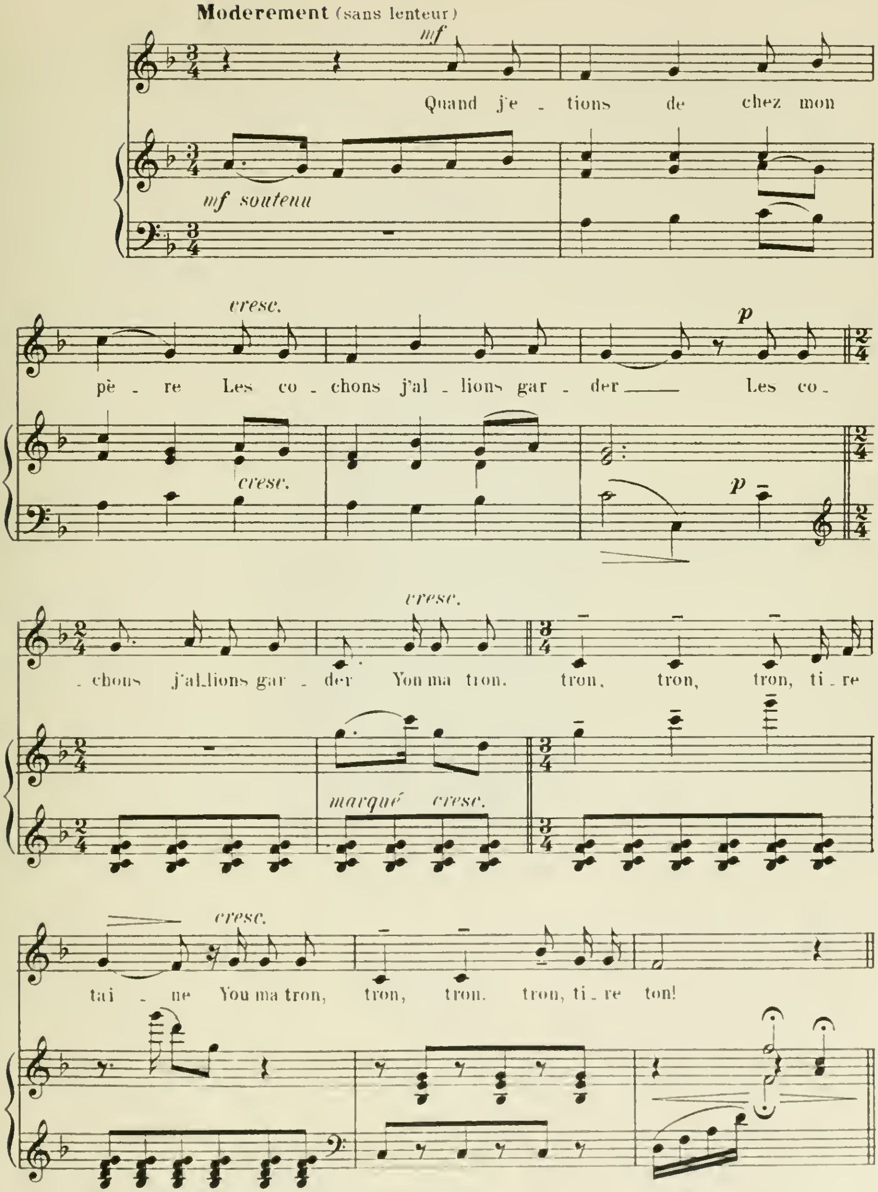
5.

Si l'Bon Dieu m'dounne un garçon
A la saison des asparges
Ouin, ouin, ouin, ouin, ouin,
Tout's les filles du canton
Pourront fair' brûler un ciarge,
Ouin, ouin, ouin, ouin, ouin !
Ça s'ra un gars ben heureux
Car y s'ra cornemuseux,
Landou, landou, landou.

Au Refrain.

LA TREUE GARELLE

Notée et harmonisée par
Francisque Darcieux



2.

J'étais encor' ben jeunette,
J'oublissi mon déjeuner. (*bis*)
You ma tron tron... etc.

3.

Ce fut l'valet d'chez mon père
Qui fussit me le chercher. (*bis*)
You ma tron tron... etc.

4.

En r'venant prit sa musette
Et s'mit à cornemuser. (*bis*)
You ma tron tron... etc.

5.

Les cochons de queuille en queuille
Y se sont mis à danser. (*bis*)
You ma tron tron... etc.

6.

Y'avait plus qu'la treu' garelle
Qui n'voulussit point danser (*bis*)
You ma tron tron... etc.

7.

L'verrat la prit par l'oreille
Ma foi ! Tu viendras danser (*bis*)
You ma tron tron... etc.

8.

Et comment veux-tu que j'danse
Je seus prête à couchouner (*bis*)
You ma tron tron... etc.

9.

Quand all' fut dedans la danse,
All' sauta qu'tout en ronflait ;
All' sauta jusqu'au plancher.
You ma tron tron... etc.

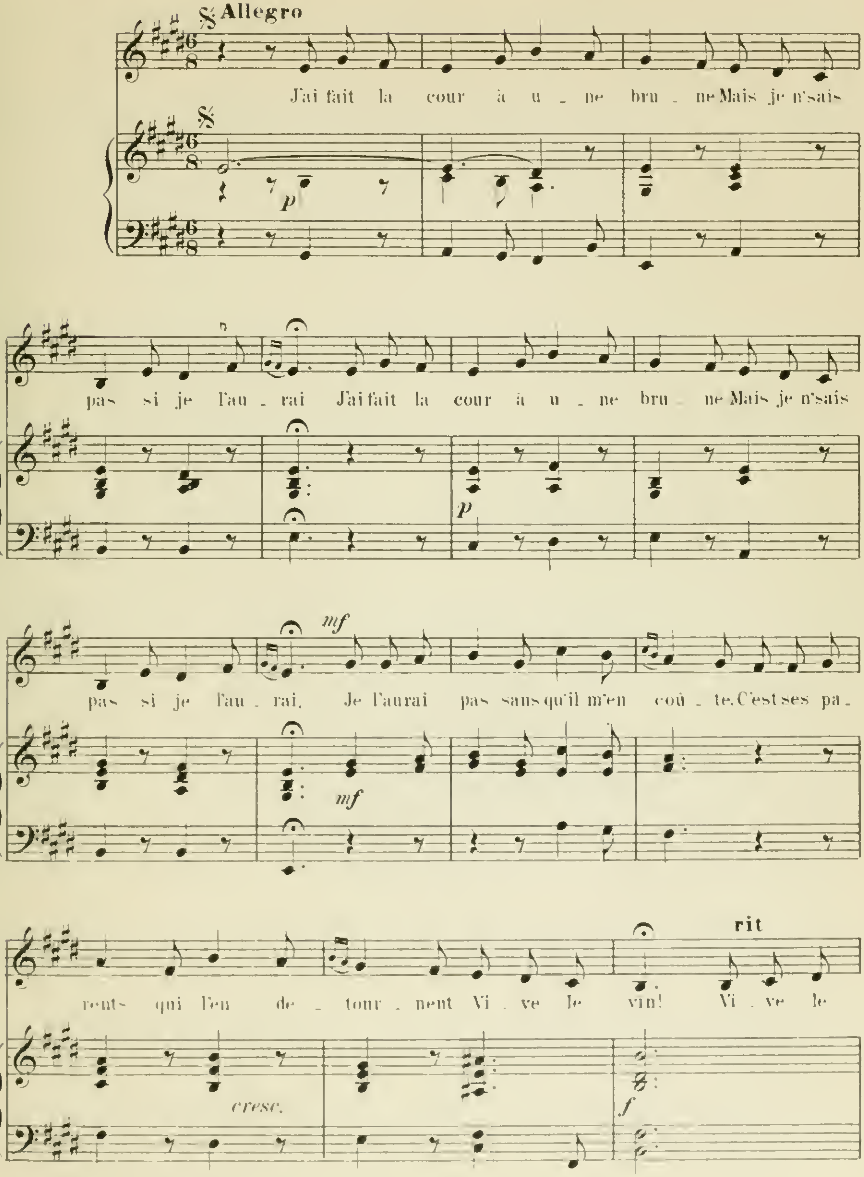


HUGUES LAPAIRE

VIVE LE VIN

Recueillie par M. Henri Lamarre

Notée et harmonisée par
Mlle Aimée de Mourgues





2.

Ah ! si ma mie alle est pas gente, } *bis*
Alle a un air qui me convint. }
Alle a un air de dir', de dire...
Donnez du vin que je m'enivre !
Vive le vin !
Vive le vin ! Vive l'amour
Et voilà le jour !

3.

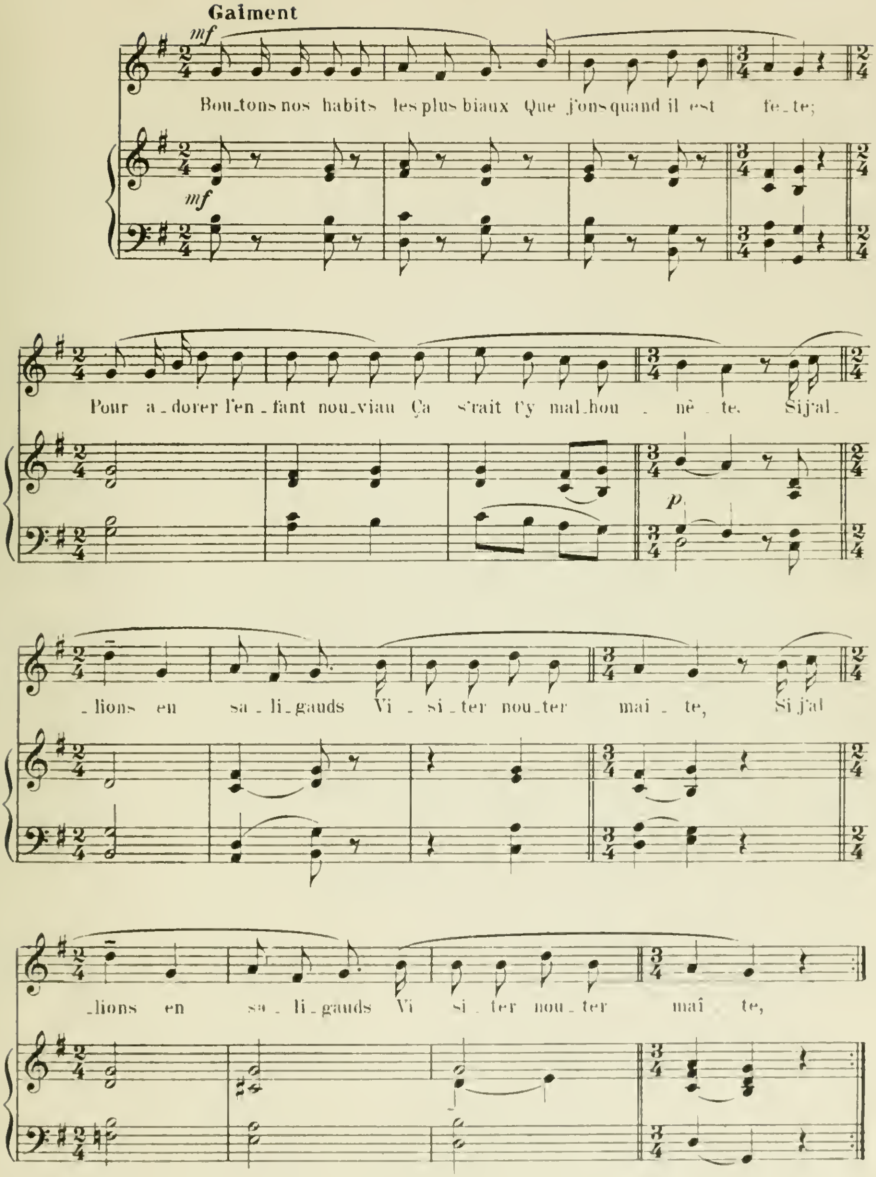
Oh ! Je la pris par sa main blanche } *bis*
Pour la conduir' dans mon jardin, }
Pour y cueillir de la salade,
Des (h)artichaux à la poivrade...
Vive le vin !
Vive le vin ! Vive l'amour
Et voilà le jour !

4.

Ah ! Si l'amour prenait racine, } *bis*
Dans mon jardin, j'en planterais, }
J'en planterais si long, si large,
J'en f'rais part à mes camarades,
Vive le vin !
Vive le vin ! Vive l'amour
Et voilà le jour !

NOËL

Notée et harmonisée par
André Cœdès-Mongin



2.

— Jarnigué ! L'air est ben cuisant
Pour s'ajancer si brave.
Pour moi, je demeure au dedans
Ou descends à la cave.
Quand on veut m'emm'ner de c'temps } *bis*
On me fiche une entrave. }

3.

— Tu fais le délicat et blond,
Du temps tu crains l'injure,
La nuit, déjà couché le long
De c'te vieille masure,
Saoul comme noute couchon, } *bis*
Craignais-tu la frédure ? }

4.

— Aga Nannette, t'a raison,
Tu parles coumme un prête,
Monsieur l'curé dans son sermon
N'en dit point tant peut-ête :
Tu li ferais sa leçon, } *bis*
Tu serais ben son maîte ! }

5.

— Y veut surtout, quoiqu'il en soit,
Que l'on fasse l'offrande.
Puisque cela si fort lui plaît,
Faisons ça qu'il commande.
Pour moi, j'offre sans regret, } *bis*
Ce que j'ai de ferlande. }

6.

Madame Louise prend chemin
Avec nout' assemblée,
Apportant saucisse et boudin
Et vin blanc de l'année...
Et puis j'irons sans chagrin } *bis*
Honorer l'accouchée. }

Les Vieilles Chansons du Berry

Chant et Piano

COGNET Hte. La vache brune
Saynète comique avec parlé ... 1,50

DUPIN P. Les cloches
" Les trois bergères
poèmes de H. Lapaire, extrait des Noëls Berriauds, chaque 1,50

JOUIN E. Ma douce Marjolaine
" Oh! Gente Nannon
" Le sommeil des doux anges
" Chanson du laboureur
" La bourrée sous l'orme
" Les loups garous
" Marche des Berrichons
" La Nº 1
" La chanson du rossignol
" Ce que disent les oiseaux
" La fraise nouvelle (Duo)
" Ah! qu'il fait bon
" chaque chanson ... 0,35

KELSEN P. En avant les Berrichons 1,"

LAPAIRE H. L'Angelus, mélodie 1,90
" Le Gui mélodie 1,50
" Les vieilles chansons populaires, (Recueil de 20 chansons) 2,50

LHUILLIER E. Les épouseux du Berry 1 "

RAMEAU J. La fleur des fleurs ..
" Roson la bergère
" La bonne aubaine
" La charibaude
" Derniers échos
" Les petits oiseaux
" Faut s'embrasser
" Bergère chante
" Je chanterai
" Le fils unique
" Les adieux du marin
" Le petit bouch de chez nous
chaque chanson ... 0,30

Chant seul

BONNELLE V. Le soldat Berrichon 0,35

DUPIN P. Les cloches
Les trois Bergères
poèmes de H. Lapaire extraits des Noëls Berriauds chaque 0,35

HURET F. Deux vieilles chansons Berriaudes, réunies ... 0,30

KELSEN P. En avant les Berrichons ... 0,30

LHUILLIER E Les épouseux du Berry 0,35

Tous ces prix sont nets. – Pour recevoir franco, envoyer le prix indiqué en timbres (ou mandat poste si la somme dépasse 1,50) à M? Bisnard, éditeur, 26 rue Antoinette, Paris – Envoi franco, sur demande du catalogue général